LES LETTRES

DE

MADAME DE GRIGNAN

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LA FAMILLE . . . . 1 vol.
LES MAÎTRES DE LA PENSÉE MODERNE . . . . . 1 —
LES PASSIONS ET LES CARACTÈRES DANS LA LITTÉRATURE AU XVIIIe SIÈCLE . . . . 1 —
LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE . . 1 —
PHILOSOPHIE DU BONHEUR . . . . 1 —
LES PROBLÈMES DU XIXe SIÈCLE . . . . 1 —

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 607-94.

LES LETTRES

DE

MADAME DE GRIGNAN

PAR

PAUL JANET

DE L'INSTITUT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1895

LES LETTRES

DE

MADAME DE GRIGNAN

Les vacances sont le temps des longues lectures, des lectures libres et variées, qui, sans trop éloigner de l'étude, devenue une habitude impérieuse avec l'âge, procurent cependant le repos par la diversion. Sainte-Beuve disait que, si vous voulez connaître vraiment madame de Sévigné, il faut avoir deux mois de loisir à la campagne, lire alors ces lettres charmantes d'un bout

à l'autre, sans en passer une seule, et tous les jours quelques-unes. Peu à peu vous entrez dans les sentiments de celle qui les a écrites; vous pensez, vous aimez, vous pleurez avec elle; toute sa société vous devient familière ; vous prenez part aux conversations, aux petites médisances, aux racontages de la cour, comme si vous en étiez; vous ne laissez échapper aucun trait d'esprit, aucun trait de génie : c'est une amie, c'est une parente; il semble que, de retour à Paris, vous allez la rencontrer et causer avec elle. Ceux qui ont lu madame de Sévigné de cette manière ne se demandent plus si elle a aimé sa fille, si elle a écrit pour être imprimée, si elle est une écolière de Voiture, comme on l'a dit. Ces assertions légères sont la preuve infaillible que l'on n'a

pas lu ce dont on parle, que l'on ne connaît que la lettre sur le mariage de Mademoiselle, ou sur la mort de Turenne, comme ceux qui n'ont jamais lu de Buffon que la phrase sur le cheval. Les longues lectures demandent de longs loisirs : ce n'est que pendant les vacances que l'on peut lire *Saint-Simon*, *Clarisse Harlowe,* la *Correspondance de Grimm :* je n'ose pas dire la *Correspondance de Voltaire*, car j'avoue, à ma honte, qu'elle m'a toujours ennuyé. Que de livres avons-nous lus de cette manière, sans trop distinguer le bon et le mauvais et en ne cherchant que ce qui nous amuse : histoire et littérature, mémoires, correspondances, voyages, romans et comédies, mais surtout rien de contemporain, car le contemporain ramène toujours plus ou moins de

trouble et compromet la paix de la solitude et des bois. Le passé, en effet, a quelque chose de calmant, et c'est le calme que nous demandons surtout à la campagne et aux loisirs des vacances.

Parmi les lectures récentes que nous avons faites de cette manière, l'une des plus intéressantes et des plus piquantes a été la lecture des *Lettres de madame de Grignan*. Eh quoi! dira-t-on, avez-vous retrouvé ces lettres à sa mère, dont on n'a jamais vu une seule? Comme l'heureux M. Capmas, auriez-vous mis la main sur un manuscrit inconnu de madame de Sévigné contenant les lettres de sa fille? L'altière comtesse aurait-elle caché quelque part ces lettres mystérieuses, afin qu'un jour on pût les découvrir et les remettre à côté de celles de sa mère? Non; elles sont perdues,

et, selon toute apparence, irrévocablement perdues. Elles existaient encore cependant, nous le savons, au commencement du XVIIIe siècle. Elles ont été entre les mains du chevalier Perrin, le premier éditeur de madame de Sévigné. Il les tenait de madame de Simiane, fille de madame de Grignan, qui les lui avait confiées avec celles de sa grand'mère. Malheureusement les tracas qu'avait causés à madame de Simiane la publication du chevalier Perrin, les réclamations de toutes parts qui vinrent l'assaillir la découragèrent; elle refusa de pousser plus loin les communications et elle redemanda les lettres de sa mère. Tout porte à croire qu'elle les a détruites [1],

1. Dans la première publication de ces pages, nous avions supposé à tort que c'était madame de Grignan elle-même qui avait détruit ces lettres par

pour échapper aux inconvénients d'une indiscrétion possible et d'une publication prématurée.

Cette résolution est infiniment regrettable pour la postérité, et peut-être aussi pour madame de Grignan elle-même; nous pensons qu'il y a eu là un mauvais calcul. Sans doute, madame de Grignan n'eût pas égalé la gloire de sa mère, mais elle l'eût partagée. Elles eussent été inséparables dans la postérité. La comparaison d'ailleurs ne peut être évitée; seulement elle a lieu sans preuves et sans pièces, et la comtesse est condamnée par défaut. Nul doute que ces lettres supprimées n'eussent

la crainte d'une comparaison avec celles de sa mère. Cette supposition injuste à l'égard de madame de Grignan est démentie par des témoignages précis qui nous avaient échappé. (Voir l'édition des *Grands Écrivains de la France*, t. XII, p. 14.)

plus de mérite que madame de Grignan ne le disait elle-même. Sans avoir l'agrément ni la rare éloquence des lettres maternelles, elles devaient avoir leur originalité et leur prix.

Et cependant nous avons voulu lire et nous avons lu les lettres de madame de Grignan, du moins ce qui en reste, et il en reste beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le croire. Nous les avons lues où elles sont encore, c'est-à-dire dans les lettres de madame de Sévigné. Toute correspondance suppose toujours deux auteurs qui se répondent l'un à l'autre. Ici surtout, nous avons affaire à une mère curieuse et amoureuse de l'esprit de sa fille, et lui rappelant sans cesse tout ce que celle-ci lui écrivait d'aimable et de charmant. Il est vrai que ce sont la plupart du temps des allusions plus

que des citations, et que la curiosité est plutôt excitée que satisfaite. Mais les citations n'y manquent pas; les analyses sont souvent claires et précises, et combien d'auteurs anciens dont nous n'avons pas de fragments plus complets et plus exacts! Ce sont donc les *Fragmenta* de madame de Grignan que nous nous proposons de rassembler; et, à l'aide de ces fragments, nous essaierons de restituer et de reconstruire la correspondance détruite.

Après tout, lors même qu'on ne verrait dans ce prétendu travail d'érudition et de reconstruction qu'un prétexte pour repasser d'un bout à l'autre et résumer à un point de vue nouveau la correspondance de « la délicieuse marquise », comme l'appelait Walpole, on nous pardonnera ce détour. Si nous n'avons

pas la comtesse de Grignan elle-même, nous l'aurons, traduite et peut-être embellie par madame de Sévigné, et peut-être cela vaudra-t-il mieux encore.

Inutile de dire que nous avons recueilli tous nos textes dans la collection des *Grands Écrivains de la France* de M. Ad. Regnier [1], c'est-à-dire dans l'édition de M. de Montmerqué, en utilisant la publication particulière des *Lettres inédites* découvertes par M. Capmas. Une table incomparable, où un tel travail était en quelque sorte fait d'avance, une notice excellente de M. Paul Mesnard, qui, en éclaircissant dans le dernier détail la biographie de madame de Sévigné, nous fait suivre en même temps année par année celle de sa fille; des notes d'une érudition

1. Publiée par la librairie Hachette.

prodigieuse, un texte excellent, ou du moins aussi parfait qu'il pouvait être avec les manuscrits que M. de Montmerqué avait entre les mains, c'étaient là des matériaux que nous ne pouvions nous dispenser de consulter. Sans doute, pour lire madame de Sévigné dans les bois, il faut une édition plus portative; mais, pour parler d'elle avec autorité et la citer avec exactitude, il n'y a plus aujourd'hui d'autre source que celle-là.

PREMIÈRE PARTIE

(1671 — 1677)

I

Ce serait une erreur de croire qu'il ne nous reste absolument aucune lettre de madame de Grignan. De ses lettres à sa mère, aucune, à la vérité ; mais nous en avons un certain nombre d'autres, une vingtaine à peu près, dont quelques-unes à son mari, deux à sa fille, avec des fragments, plusieurs à des amis, et enfin quelques lettres d'affaires [1]. Ces débris

1. Voir surtout le tome X des *Lettres* de madame de Sévigné (édition Regnier).

peuvent nous donner quelque idée de ce qu'ont dû être les lettres de madame de Grignan, non complètement toutefois, car nulle femme n'écrit à sa mère comme elle écrit à sa fille, à son mari et à ses amis.

Nous n'avons qu'une lettre de madame de Grignan avant son mariage, lorsqu'elle était encore mademoiselle de Sévigné. C'était l'époque où elle brillait de son plus grand éclat, où elle désespérait les cœurs par sa « tigrerie [1] », où on la nommait « la belle lionne », où enfin La Fontaine lui dédiait la jolie fable du *Lion amoureux* et l'appelait « toute belle, à l'indifférence près ». Elle dansait aux ballets de la cour ; on crut un instant qu'elle avait attiré les regards du roi, et le triste Bussy-

1. Une des devises inscrite sur les arbres des Rochers était celle-ci : *Oh! que j'aime la tigrerie!*

Rabutin ne se gênait pas pour regretter que le roi n'eût pas pris une maîtresse dans sa famille. Le billet que nous avons de cette époque ne reflète aucune de ces impressions : ce n'est qu'un billet de bel esprit, un peu froid et contourné, mais agréable, à l'adresse de l'abbé Le Tellier, le frère de Louvois. Celui-ci, parti pour l'Italie, avait menacé mademoiselle de Sévigné d'avoir la hardiesse de lui écrire ; mais il n'en avait rien fait. C'est la jeune fille qui est obligée de faire les avances, et l'on devine les délicatesses que ce rôle peut provoquer : « J'étais accoutumée, dit-elle, à la liberté que vous deviez prendre de m'écrire, et je ne saurais m'accoutumer à celle que vous prenez de m'oublier ». Elle ne veut pas mettre ses intérêts entre les mains de madame de Coulanges : « Il ne faut point

confondre tant de merveilles, et je ne prendrai point de chemins détournés pour me mettre au nombre de vos amis ». On voit que nous avons affaire à une élève de l'hôtel de Rambouillet, où l'on jouait à la galanterie, même avec les abbés.

Nous la voyons ensuite, au moment de son mariage, en picoterie avec Bussy-Rabutin, le cousin et l'ami si indélicat de sa mère. La question était de savoir lequel des deux écrirait le premier à l'autre, de M. de Grignan ou de Bussy : l'un pour annoncer le mariage, ou l'autre pour l'en féliciter. Chacun faisait valoir ses droits. Les deux dames, la mère et la fille, écrivirent chacune de leur côté pour justifier et défendre M. de Grignan. Il est curieux de comparer les deux styles et de voir comment l'une et l'autre

plaident la même affaire : d'un côté, la bonté et la bonne grâce de madame de Sévigné, qui tourne tout en riant et qui cherche à adoucir les choses en s'adressant à l'amitié ; de l'autre, la raideur de madame de Grignan, soutenant les prétentions de son mari, si d'accord avec la fierté naturelle de sa propre humeur. Voici le mot de madame de Sévigné : « Madame de Grignan vous écrit pour monsieur son époux. Il jure qu'il ne vous écrira point sottement, comme tous les maris ont accoutumé de faire à tous les parents de leur épousée. Il veut que ce soit vous qui lui fassiez vos compliments sur l'inconcevable bonheur qu'il a de posséder madame de Grignan. Comme il dit tout cela fort plaisamment et d'un bon ton, et qu'il vous aime et vous estime, je vous prie, comte, de lui écrire une

lettre badine, comme vous savez si bien faire; vous me ferez plaisir à moi, que vous aimez. » On voit que la charmante marquise essaie de dorer la pilule. La comtesse ne fait pas tant de façons : « M. de Grignan ne vous a point écrit; et, bien loin de comprendre qu'il dût commencer, il a trouvé très mauvais que vous n'ayez pas daigné lui faire compliment, parce qu'il s'est trouvé si heureux, qu'il croyait tout le monde obligé de le féliciter. Voilà des raisons; et je suis assez vaine pour être bien aise de vous le dire moi-même. » Bussy, en recevant ces deux billets, ne paraît pas y avoir vu de différence. Les chatteries de madame de Sévigné ne le touchèrent pas; et il traite, sans façon, ces deux lettres de « fort aigres » et de « ridicules ».

Nous avons plusieurs lettres de madame

de Grignan à son mari ; et ces lettres suffisent pour donner l'impression fidèle, nous le croyons, des rapports qui ont existé entre les deux époux. Il ne faut s'y attendre à rien qui ressemble à de l'amour. Un homme d'un âge mûr, et deux fois veuf, avec de grandes filles, n'était pas précisément un héros de roman et n'avait rien qui pût parler bien vivement à l'imagination d'une jeune femme belle et brillante. D'ailleurs, madame de Grignan ne paraît pas avoir eu plus que sa mère l'âme tournée à la passion de l'amour. Le dérivatif que madame de Sévigné trouvait dans l'amour maternel, madame de Grignan le rencontra dans l'amour du pouvoir et des grandeurs. Mais, à défaut de passion, on découvre, dans les quelques lettres que nous possédons, un ton d'amitié et même de

cordialité vive et franche qui rassure et qui satisfait. C'était, après tout, un bon ménage. « Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher comte; je suis à vous avec toute la tendresse possible. Je vous conjure d'en être bien persuadé et de ne point changer l'opinion que vous avez d'avoir à vous une si jolie personne. Je voudrais être aussi jolie comme il est sûr que je suis à vous. » Elle plaisantait agréablement sur leurs galanteries réciproques : « Je sais que vous avez le meilleur goût du monde et que vous verrez d'aussi jolies femmes que je verrai de jolis hommes; nous aurons là, le soir, de jolies relations à faire de nos journées. » En réponse sans doute à quelques légèretés conjugales, elle répondait sans trop de façons : « Vous m'avez mandé mille folies que j'écoute sans y vouloir répondre

présentement. Vous pouvez penser que je prendrai mieux mon temps, afin de ne scandaliser personne ». Même de loin, madame de Grignan conservait le gouvernement de la maison; on devine la femme de tête et d'autorité à un ton de commandement qui s'impose même au mari : « Il est vrai que votre maison n'a jamais été mieux réglée. Témoignez à vos gens que vous en êtes content et que vous voulez qu'ils continuent. N'augmentez point les appointements d'Anfossi (l'intendant). Laissez-moi le soin des gratifications; il sera content et vous n'y perdrez rien. Je suis fort satisfaite de ce garçon-là. J'ai fait écrire Bonrepos pour la réponse du palais et pour le franc-salé. Je pense que vous devez être satisfait sur l'une et sur l'autre affaire. Je ne vous mènerai donc

point de maître d'hôtel : vous êtes content de tout ; c'est assez. » Quelques récits de cour, quelques bavardages bien tournés, voilà ce que l'on trouve encore dans les lettres de madame de Grignan à son mari.

Il est curieux de comparer les lettres de madame de Grignan à sa fille avec celles que sa mère lui écrivait à elle-même ; mais elles sont trop peu nombreuses pour pouvoir donner des résultats bien rigoureux. Cependant quelle différence de ton ! Que nous sommes loin de cette expansion, de cet abandon, de cette douceur et de cette tendresse dont témoigne chaque lettre de madame de Sévigné ! Ici, l'amour maternel semble froid et compassé : « Je suis bien touchée de vos sentiments, écrit-elle, et de pouvoir faire votre joie et votre peine par la manière dont je vivrai avec vous ; je n'en

saurais changer quand votre cœur fera son devoir : c'est lui qui est ma règle et qui détermine mes démonstrations. Vous êtes devenue si raisonnable que je puis vous répondre de moi, parce que je me réponds de vous. » Cette antithèse si savante est-elle une parole du cœur? Est-il dans la nature des choses que l'amour maternel se règle, dans ses démonstrations, sur celles de l'amour filial? Cependant les lettres de madame de Grignan à sa fille n'étaient pas toujours d'un ton aussi sévère et d'une tendresse si parcimonieuse. Quelquefois elle s'abandonnait et daignait causer d'une manière vive et piquante. A son tour, elle était à Paris, tandis que sa fille restait en Provence, et elle lui écrivait, comme autrefois sa mère, des nouvelles de la cour. Elle laisse alors éclater ce talent de narration

que madame de Sévigné admire souvent, et dont il nous reste si peu de traces. Elle assiste à la toilette de la duchesse de Bourgogne, alors presque enfant encore, et elle décrit ce tableau avec un brio, une couleur, un mouvement tout à fait charmant : « Votre princesse, écrit-elle, a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois; un esprit fin, amusant, badin au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toilette et de la voir se coiffer et manger un pain au pot; elle se frise et se poudre elle-même; elle mange en même temps; les mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux; le tout ensemble fait un fort bon déjeuner et une charmante coiffure. » Voilà pour la duchesse de Bourgogne. Voici maintenant le pen-

dant; c'est le portrait de la duchesse de Bourbon. On dirait un tableau de Boucher : « La chambre est parfumée; c'est l'air de Vénus qui descend des cieux, accompagnée des grâces qu'une divinité pourrait avoir dans le commerce des mortels; sa beauté n'a jamais été dans un si haut degré de perfection. Avouez que la princesse de votre mère [1] pourrait bien être celle de tout le monde. » N'y a-t-il pas là un reflet de l'imagination maternelle, et n'avons-nous pas le droit de regretter tant de récits charmants que madame de Sévigné signale dans les lettres de sa fille, et dont celui-ci, un peu recherché peut-être, peut nous donner quelque idée?

1. Madame de Simiane appelait *sa princesse* la duchesse de Bourgogne, et madame de Grignan avait pris pour la sienne la duchesse de Bourbon.

Dans une autre lettre à madame de Simiane, la savante comtesse défend contre sa fille le *Télémaque* de Fénelon, qui venait de paraître et sur lequel les avis étaient partagés. On peut juger ici de la différence de talent entre les deux mères. Quand il s'agit d'un livre sur lequel madame de Sévigné n'est pas d'accord avec sa fille, elle esquisse la discussion et s'en tire par un trait vif, plaisant ou aimable. Ici, au contraire, madame de Grignan creuse, discute, prouve; c'est une leçon, et même sur un ton médiocrement aimable; on voit que la philosophe ne supportait pas volontiers la contradiction. Quoi de plus innocent que ce que disait sans doute madame de Simiane? c'est que la peinture des amours de Calypso et d'Eucharis n'est pas trop d'accord avec le caractère d'un archevêque, et c'était

l'opinion de Bossuet. Mais madame de Grignan, qui en tout était assez libre penseuse, n'était pas de cet avis : « Ce n'est point un archevêque, disait-elle, qui a fait l'île de Calypso ni Télémaque; c'est le précepteur d'un grand prince qui devait à son disciple l'instruction nécessaire pour éviter tous les écueils de la vie humaine, dont le plus grand est celui des passions. Il voulait lui donner de fortes impressions des désordres que cause ce qui paraît le plus agréable. » Elle se plaint à sa fille du « ridicule » que celle-ci avait jeté sur le *Télémaque*; elle lui cite l'exemple des pères de l'Oratoire, et même de Port-Royal, qui font lire aux jeunes gens les poètes anciens « quoique pleins d'une peinture terrible des passions »; tandis que, « dans *Télémaque* tout est délicat, pur et modeste.

M. d'Andilly a traduit le IV[e] et le VI[e] livre de l'*Énéide*; personne ne l'obligeait à mettre en langue vulgaire la peinture de la passion la plus forte et la plus funeste qui ait jamais été ». Elle s'arrête enfin, un peu honteuse d'un plaidoyer si vif en matière si peu grave; mais elle en rejette le tort sur sa fille, en mêlant d'une manière assez étrange le *vous* et le *tu* : « Je vous réponds bien sérieusement, ma fille, j'en suis honteuse; car tant que tu parleras en enfant, je ne dois pas prodiguer la raison et le raisonnement[1]. »

Il ne faudrait pas trop tirer avantage contre madame de Grignan des deux lettres que nous avons d'elle sur la mort de sa mère, et qui sont d'un style com-

1. On voit par ce passage que les parents disaient *tu* à leurs enfants tant qu'ils étaient enfants, et *vous*, quand ils étaient devenus adultes.

passé et laborieux. Ce n'est pas là, dira-t-on, le langage vif et spontané de la douleur. Si surtout on se servait contre elle de ce qu'elle a copié dans une de ces lettres les phrases qui étaient déjà dans l'autre, on abuserait d'une sorte d'indiscrétion de la postérité : car des lettres écrites à des personnes différentes, très éloignées l'une de l'autre, ne devaient pas être montrées. Ce sont là évidemment des lettres de convention; mais nous ne croyons pas qu'il y ait lieu à en tirer aucune conséquence contre le cœur de madame de Grignan. Plus la douleur est profonde chez les personnes concentrées, plus elle a de la peine à s'épancher, surtout pour des indifférents. Laisser parler le cœur est souvent impossible à certaines natures; elles ont honte de dire ce qu'elles sentent. Madame de

Grignan avait au plus haut degré ce trait de caractère. Elle avait une impuissance et une stérilité d'épanchement dont il ne faut pas lui faire un crime, car elle en a eu conscience et elle en a souffert toute sa vie. Personne ne doutera qu'elle n'ait éprouvé une profonde douleur de la mort de son fils, sur lequel s'étaient concentrées toutes ses affections et ses espérances; et cependant la lettre qu'elle a écrite à ce sujet à madame de Guitaut cache l'émotion plus qu'elle ne l'exprime : « Un cœur comme le vôtre, madame, écrit-elle, comprend aisément l'état déplorable où je suis et ne saurait lui refuser sa compassion. Il est très vrai que les seules réflexions chrétiennes peuvent soutenir en ces dures occasions; mais que je suis loin de trouver en moi ce secours si désirable! Je ne sais penser et

sentir que très humainement, et pleurer et regretter ce que j'ai perdu. » Dans sa douleur, madame de Grignan a encore assez de fierté pour ne pas affecter plus de religion qu'elle n'en a. C'était une personne peu expansive, mais c'est une personne *vraie*, comme disait sa mère. C'était cette vérité même qui ne lui permettait pas l'éclat de la douleur devant des indifférents.

Revenons à des lettres plus mondaines et plus riantes. Il y en a une à madame de Coulanges, d'un extrême agrément, et où notre auteur déploie un talent descriptif des plus distingués, non pas sans doute dans le style de George Sand, mais à la manière de Fénelon. Voici, par exemple, le village de Mozargues dépeint en perfection : « Si vous vouliez, madame, une chambre dans cette *bastide*, vous

vous délasseriez de la vue de nos bois, et vous verriez différents amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue, et de l'autre resserrée dans des bornes qui forment un canal fort magnifique : c'est assurément une jolie solitude ». Tel est le cadre du tableau : voyons-y vivre les habitants; ici l'imitation ou le souvenir de *Télémaque* paraît sensible : « Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop longtemps; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans; on ne connaît point les maladies; le bon air, les bonnes eaux font régner non seulement la santé, mais la beauté. Dans ce canton, vous ne voyez que de jolis visages, que des hommes bien faits, et les vieux comme les jeunes

ont les plus belles dents du monde. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux représenté dans *Télémaque*, c'est celui de Mozargues; le terrain est travaillé et cultivé comme un jardin; aussi tout le peuple est riche autant qu'il convient, c'est-à-dire qu'il abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état; tous les hommes sont habillés en matelots et les femmes en paysannes; la gaieté suit nécessairement la santé et l'abondance, de sorte que les jours de repos, après avoir prié dans l'innocence de leurs cœurs, ils dansent si parfaitement qu'aucun bal ne saurait faire tant de plaisir à voir. »

N'est-ce pas là une jolie description de l'âge d'or, tel que le dépeignent les poètes, avec le plaisir de la réalité en plus? Cette justesse et sobriété de pinceau ne vien-

nent-elles pas d'une bonne école? Sans doute le pinceau maternel a plus de couleur et plus de traits inattendus; mais ce tableau n'en est pas moins un morceau achevé qui en fait regretter bien d'autres.

Dans une autre lettre adressée non à madame, mais à M. de Coulanges, nous voyons la cartésienne, entichée de l'automatisme des bêtes et toute prête à dire, comme Malebranche frappant sa chienne : « Vous savez bien que cela ne sent point? » M. de Coulanges avait promis d'apporter un chien à Pauline; madame de Grignan le prie de n'en rien faire : « Nous ne saurions aimer, disait-elle, que des créatures raisonnables; et de la secte dont nous sommes, nous ne voulons pas nous embarrasser de ces sortes de machines; si elles étaient mon-

tées pour n'avoir aucune nécessité malpropre, à la bonne heure! mais ce qu'il en faut souffrir les rend insupportables. »

Indépendamment des lettres plus ou moins étendues que nous venons de résumer, on a publié au XVIIIe siècle quelques fragments [1], dont plusieurs ont du caractère et de la tournure, dont quelques autres sont un peu alambiqués. De ce dernier genre est la pensée suivante, adressée à sa fille : « Quoique nous n'ayons pas grand'chose à nous dire, cela ne vous dispense pas de m'instruire de ce qui vous regarde, puisque votre silence ne me dispense pas de sentir pour vous bien de l'amitié ».

1. Des fragments ont été publiés dans le *Mercure de France* (juillet 1763), par l'abbé Trublet qui les tenait du chevalier Perrin.

Ce n'est pas de ce ton et de ce style que madame de Sévigné se plaignait de l'absence de détails qui la chagrinait souvent dans les lettres de sa fille. En revanche, parmi ces fragments se trouvent des pensées sérieuses fortement exprimées : « La jeunesse a ses peines comme les autres âges, et plus rudes à proportion de ses plaisirs : c'est une compensation que la justice divine observe pour la consolation et humiliation de tous les mortels, afin qu'ils soient tous égaux et n'aient rien à se reprocher. » Quelques-unes de ces pensées ont de l'éclat et du tour et font songer à La Bruyère : « Je m'afflige de l'anéantissement des grandes maisons : c'est une parure de moins au monde ». Puis, tout à coup, un rayon de lumière qui vient on ne sait d'où : « Adieu, ma fille; le

soleil dore nos montagnes; les troupeaux bondissent dans les champs; la joie et la vigilance animent tous les acteurs. » Y avait-il donc dans cette âme austère qui paraît n'avoir jamais aimé passionnément que deux choses, la pensée et les grandeurs, y avait-il quelque coin perdu où dormait un éclair de poésie que rien n'a éveillé, et que l'amour eût éveillé peut-être, si elle eût connu cette passion? Ce sont là des mystères comme il y en a dans toutes les âmes, et ce sont ces profondeurs inconnues qui les rendent si intéressantes. Il y a là certainement de ces coins cachés dans madame de Grignan; il y avait en elle une source intermittente qui n'a jamais pu couler en abondance et avec liberté.

Mais il est temps d'arriver à notre véritable sujet, à savoir la correspon-

dance de la fille et de la mère [1]. Ici, rien ne reste, absolument rien, tant on a pris soin de nous dérober toute espèce de traces. Nous n'avons plus d'autres témoin que madame de Sévigné elle-même. C'est elle qui parlera pour sa fille ou qui la fera parler. Comme nous voulons essayer non un portrait de madame de Grignan, mais une véritable restitution de ses lettres, nous suivrons simplement l'ordre de la correspondance, en relevant successivement les débris qui se présenteront à nous.

1. Pour ne rien négliger de ce qui nous a été conservé de madame de Grignan, nous aurions à parler du petit écrit intitulé : *de l'Amour de Dieu* (*Lettres*, t. XI), qui traite de la question du quiétisme, et surtout de la querelle de Bossuet et de Fénelon. Ce morceau devrait nous permettre d'apprécier le talent philosophique de madame de Grignan ; mais si nous jugions par ce document, nous avouons que le jugement ne lui serait pas très favorable. Ce petit travail n'est pas bon ; il est obscur, alambiqué ;

impossible de savoir si l'auteur est pour Bossuet ou pour Fénelon; c'est une prétention assez mal justifiée de trouver une moyenne entre les deux. Bref, il n'y a là ni agrément ni lumière. N'en parlons donc pas et bornons-nous aux lettres, dont les débris, si mutilés qu'ils soient, lui font beaucoup plus d'honneur.

II

Mademoiselle de Sévigné épousa le comte de Grignan en l'année 1670; après son mariage, elle resta encore quelques mois auprès de sa mère. Mais enfin, il fallut partir pour la Provence, dont son mari était gouverneur; elle quitta Paris dans les premiers jours de février 1671; et pendant sa route même, elle commença à écrire à sa mère quelques lettres que celle-ci dut recevoir vers le 9 ou le 11 du même mois. Ces premières lettres paraissent n'avoir été que l'expression

des sentiments de chagrin et de tendresse qu'une si cruelle séparation devait naturellement provoquer. Quelque froide quel'on suppose avoir été madame de Grignan, cependant, sous l'empire de certaines circonstances, son cœur ressentait des élans d'émotion vraie, qui se contenaient en présence de sa mère. Les personnes naturellement froides et qui ont une certaine honte à s'épancher, le font plus facilement la plume à la main. Sans doute, une mère comme madame de Sévigné est portée à tout idéaliser dans l'objet de sa passion. Elle voulait absolument trouver dans sa fille un écho à ses propres sentiments; elle lui prêtait sa propre richesse; mais peut-on croire que des lettres indifférentes eussent suggéré ces tendres paroles d'une mère reconnaissante : « Vous

m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance... Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur. » Elle les trouve « si tendres et si naturelles qu'il est impossible de ne pas les croire ». En même temps, la femme de goût et d'esprit, qui même en parlant à sa fille, et en toute abondance du cœur, n'a jamais négligé, et a même peut-être un peu recherché l'art d'écrire, caractérisait d'un trait juste et vif le genre de talent qui devait distinguer madame de Grignan, et qui est précisément celui que nous sommes portés à lui attribuer, à savoir : « une noble simplicité ». — « Vos lettres, dit-elle ailleurs, sont pleines de justesse et d'agrément. »

Dès ces premières lettres nous trou-

vons déjà quelques paroles textuelles et caractéristiques qui sont de madame de Grignan elle-même. Elle cherchait à expliquer à sa mère pourquoi, en sa présence, elle restait souvent froide, muette, silencieuse : « Vous étiez, disait-elle, le rideau qui me cachait. » Ces mots trahissent bien des sentiments secrets. Devant le brillant, l'enjouement inépuisable, l'éclat de sa mère, la fille se sentait éclipsée, éteinte; le sentiment de son infériorité la glaçait, la renfermait en elle-même; elle s'effaçait et peu à peu le froid se glissait en elle, même dans l'intimité. Séparée de sa mère, madame de Grignan retrouvait la liberté; sa plume avait plus d'aisance et plus de naturel que sa voix; elle retrouvait en elle quelque source vive. Mais même alors, la comparaison avec sa mère, son

infériorité de génie ne cessait d'obséder sa conscience; jusque dans la postérité, elle eut peur de cette comparaison; et aujourd'hui encore, madame de Sévigné est le rideau qui nous la cache.

Nous voyons aussi dans ces premières lettres que la jeune comtesse entrait dans les détails les plus particuliers de son voyage. C'est ainsi qu'elle écrivait qu'à je ne sais quelle station, Adhémar son beau-frère lui avait cédé son lit. Madame de Sévigné ne manque pas l'occasion de tirer de là quelques plaisanteries gaillardes et fort bien tournées. Sa fille avait-elle la première suggéré ce genre de plaisanterie? Nous n'en savons rien, cela n'aurait rien d'invraisemblable. Madame de Grignan, malgré tout son sérieux, avait dans l'esprit et dans l'imagination beaucoup de drôlerie,

et nous en verrons d'assez nombreux exemples. Son genre de gaieté cependant ne paraît pas avoir été le même que celui de sa mère; nous chercherons plus tard à le caractériser; mais tout d'abord, on voit la gaieté et la plaisanterie se mêler au chagrin. Il s'agissait d'un certain M. Busche, conducteur de chevaux, qui avait emmené madame de Grignan; et ce récit était, paraît-il, très plaisant : « Il était bien juste que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir fait tant pleurer. » Seulement c'est pour nous une déception assez irritante de savoir que la narration était si plaisante et de ne pas savoir en quoi elle consistait. Toujours est-il que le récit était « original » et qu'on y trouvait ce qui « s'appelle des traits dans le style de l'éloquence ».

Nouvelles lettres, et mêmes expansions qui paraissent à la fois ravir et étonner madame de Sévigné. « Méchante! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie. » En même temps, même approbation pour le style : « Vous écrivez extrêmement bien ; personne n'écrit mieux; ne quittez jamais le naturel; » madame de Grignan continuait le récit de son voyage; elle s'était arrêtée à Moulins et avait visité le fameux tombeau de Montmorency. Elle rencontrait dans cette visite les demoiselles de Valençay, nièces du duc, qui plus tard se souvenaient de l'avoir vue là, et le rappelaient à madame de Sévigné : « Elles se souviennent, — dit celle-ci six ans après, 16 mai 1676 — que vous poussiez de grands soupirs

dans cette église ; je pense que j'y avais quelque part... On dit que madame de Guénégaud vous disait : « Soupirez, sou- » pirez, madame ; j'ai accoutumé Moulins » aux soupirs qu'on apporte de Paris. » Puis elle racontait à sa mère, de manière à l'effrayer, le passage de nuit qu'elle avait fait d'une haute montagne près Tarare, et si rude que « ses parties nobles en avaient été toutes culbutées ». Elle ne paraît pas avoir été frappée du Rhône, et elle trouvait que « le fleuve était composé d'eau comme les autres ». Cependant, ce fleuve, qui lui paraissait d'abord si insignifiant, ne fut pas pour elle sans danger; et elle doit avoir raconté avec émotion et pittoresque l'épreuve qui l'y attendait; car madame de Sévigné nous en fait éprouver le contre-coup en en résumant le récit :

« Ah! ma bonne! quelle peinture de l'état où vous avez été!... Et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous, au lieu d'attendre que l'orage soit passé!... Ce Rhône qui fait peur à tout ce monde, ce pont d'Avignon où l'on aurait tort de passer, en prenant de loin toutes ses mesures; un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau? » A ces récits de circonstance madame de Grignan joignait des réflexions toutes personnelles et assez bizarres. C'est ainsi qu'elle se plaignait de sa beauté et des gênes qui en résultaient pour elle; madame de Sévigné lui renvoie sa pensée en lui disant : « Il est vrai que la dignité

de la beauté où vous avez été élevée n'est pas une petite fatigue ». Ici, c'est probablement la mère qui parle; mais c'est la fille qui avait écrit « qu'elle était fâchée que son nez ne fût pas de travers ».

Madame de Grignan paraît avoir eu le don et le goût des narrations. Dans une autre lettre, elle racontait son entrée à Arles; ici elle a dû se donner carrière, car toutes les orgueilleuses faiblesses de son âme avaient été chatouillées et flattées par cette sorte d'entrée triomphale : « Vous êtes là comme la reine », lui écrit sa mère. La comtesse avait savouré avec tant de délices l'éclat de cette fête qu'elle en avait oublié son mari : « Vous ne me parlez guère de lui; c'est de ce détail que je serais curieuse. » Madame de Grignan étant très rieuse, sa mère lui

demandait si elle éclatait de rire quand on la haranguait. Mais elle prenait trop au sérieux son rôle de reine pour se laisser dominer par « cette incommodité à laquelle elle était sujette ». Même entrée à Aix, même oubli du mari. Cette fois, la gaieté de la comtesse prend le dessus, elle commence à rire d'elle-même : « Vous me représentez ce triomphe très plaisamment ». Elle rit de ces embarras et de « ces civilités déplacées ». Il y avait « une description de l'habit des dames d'Aix qui valait tout ce qu'une description peut valoir ». Enfin, au pont d'Avignon, nouveau péril, nouvelle narration. Madame de Grignan avait encore voulu passer ce pont en barque, et M. de Grignan, après avoir d'abord résisté à ce caprice, avait dit de guerre lasse : « Eh bien! *vogue la*

galère! » — « En vérité, ma fille, vous êtes quelquefois capable de me mettre au désespoir. » Malgré tout son esprit, madame de Grignan se défiait d'elle-même et de son talent de narratrice. Il fallait que sa mère la rassurât en lui affirmant, au contraire, que personne n'était plus attachante. Il nous est difficile d'en juger, puisque l'original nous manque; mais il nous semble toutefois que l'on peut, à travers ces traductions maternelles, deviner le brillant et la vivacité du récit primitif.

Nous voyons dans les lettres suivantes que la comtesse avait été un peu piquée que sa mère eût remarqué l'omission qu'elle avait faite de son mari dans les lettres précédentes, et elle paraît avoir pris un peu au sérieux cette remarque. Madame de Sévigné n'était pas sans

inquiétude sur les conséquences de ce mariage de raison, et elle ne demandait qu'à être tranquillisée sur les bons rapports des deux époux : « La province ne serait pas supportable sans cela ». Ces rapports n'étaient pas d'une tendresse vive et passionnée, mais nous avons vu qu'ils étaient convenables et même affectueux. Madame de Sévigné essaie de réchauffer cette froideur relative par ces paroles charmantes : « Conservez la foi de son cœur par la tendresse du vôtre. »

Quelles ont été les vraies pensées, les pensées intimes de madame de Grignan en matière de religion? Rien ne serait plus intéressant à savoir, rien n'est plus difficile à démêler. Mais comment s'expliquer ce jugement porté par Ninon et que madame de Sévigné rapporte en ces

termes : « Qu'elle est dangereuse cette Ninon! Elle trouve que votre frère a toute la simplicité de la colombe, il ressemble à sa mère; c'est madame de Grignan *qui a tout le sel de la maison et qui n'est pas si sotte d'être dans cette docilité* ». Et quelqu'un ayant voulu défendre sur ce point madame de Grignan devant Ninon, celle-ci le fit taire et « dit qu'elle en savait plus que lui ». Comment Ninon pouvait-elle se prononcer avec cette assurance? D'où savait-elle les opinions de madame de Grignan, si ce n'est peut-être par les confidences du marquis de Sévigné, qui devait être sur ce point mieux informé que personne, peut-être même que sa mère? On peut croire que ce sont là des exagérations de salon; mais pourquoi madame de Sévigné les réfute-t-elle d'une manière si vague?

pourquoi madame de Grignan ne répond-elle rien, du moins à ce qu'il semble, à une inculpation aussi hardie? Pas un mot d'allusion à ce point délicat dans les lettres suivantes. D'ordinaire, cependant, la mère et la fille se répondent chapitre par chapitre. Un détail aussi intéressant et aussi vif ne peut avoir été passé sous silence que par le désir de ne point s'expliquer. Et cependant madame de Grignan faisait ses dévotions, allait en retraite, et sa mère lui conseillait de ne pas se creuser l'esprit : « Les rêveries, dit-elle, sont quelquefois si noires qu'elles font mourir. »

Sans pouvoir décider jusqu'à quel point madame de Grignan était libre penseuse, nous savons certainement qu'elle avait un esprit fier et hardi qui allait droit au fond des choses et qui,

même dans les relations de la vie, appliquait des vues dignes de Machiavel, dans un style que madame de Sévigné déclarait « digne de Tacite ». C'est ainsi qu'en parlant de l'évêque de Marseille, qui fut la constante pierre d'achoppement que le comte de Grignan rencontra devant lui dans son gouvernement de Provence, elle disait : « Nous lui avons juré une amitié dont la dissimulation est le lien et notre intérêt le fondement. » La bonne et charmante madame de Sévigné n'eût jamais trouvé d'elle-même un trait si acéré; mais elle déclare « qu'elle n'a jamais rien vu d'aussi beau ». Notre philosophe paraît aussi avoir soutenu cette opinion hardie : « qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde », doctrine nouvelle à laquelle sa mère opposait la vieille doctrine,

l'une étant à l'autre « comme Aristote à Descartes ».

Toute raisonneuse qu'elle était, on a déjà dit que la comtesse aimait à rire; malheureusement ses plaisanteries nous échappent la plupart du temps, et madame de Sévigné se contente d'y faire allusion sans les reproduire : « Il y a plaisir de vous envoyer des folies, vous y répondez délicieusement ». — « Je ne sais rien de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus; je l'ai lu à M. de la Rochefoucauld; il en a ri de tout son cœur. » — « M. de la Rochefoucauld est ravi de la réponse que vous faites aux chanoines [1] : il y a plaisir à vous mander des bagatelles; vous y répondez très bien, on voudrait bien

1. Il s'agit de chanoines nègres qui chantaient la messe à l'état de nature.

aussi vous comprendre. » — « L'endroit où vous dites que M. de Grignan a deux côtes rompues l'a fait éclater [1]. » Elle disait encore plaisamment qu'elle devenait rouge quand elle pensait aux péchés des autres. On voudrait bien aussi comprendre la plaisanterie relative au cardinal Grimaldi : « Votre peinture du cardinal Grimaldi est excellente : cela mord; il est plaisant au dernier point et m'a fait bien rire. » Le genre d'esprit de madame de Grignan paraît avoir été quelquefois une sorte d'*humour* qui n'était pas tout à fait dans l'esprit de son siècle, quelque chose de dur, de fort et de hardi, comme lorsque, peignant la méchanceté de madame de Marans, « elle parle des punitions qu'elle aura

1. Allusion d'un goût douteux à la mort des deux première femmes de M. de Grignân.

dans l'enfer ». Madame de Sévigné n'a jamais de ces traits violents et cruels, mais elle les trouve admirables chez sa fille, et elle les relève aussitôt et les corrige avec une grâce charmante : « Mais savez-vous bien que vous irez avec elle? Vous continuerez à la haïr [1]. Songez que vous serez toute l'éternité ensemble. »

Bientôt la comtesse écrit à sa mère qu'elle a des langueurs et des malaises et que « de méchantes langues » interprètent ces symptômes comme des signes de grossesse. Madame de Sévigné se déclare du parti des médisants. Cependant sa fille va à Marseille et s'y fait conduire en litière, quoiqu'elle eût cou-

1. Dans une plus ancienne édition, on lit : « si vous continuez à la haïr », ce qui offre un sens plus clair.

tume de dire qu'elle n'aimait les litières que « quand elles étaient arrêtées ». Elle écrit à sa mère une lettre sur Marseille, et celle-ci lui répond : « Jamais narration ne m'a tant amusée. » La voici en raccourci : « Vous avez été étourdie du bruit de tant de canons et du *hou* des galériens ; vous y avez reçu des honneurs comme une reine, et moi plus que je ne vaux ; je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le mot de guerre. Je crois que Marseille vous aura paru beau ; vous m'en avez fait une peinture extraordinaire qui ne déplaît pas ; cette nouveauté, à quoi rien ne ressemble, touche ma curiosité ; je serais fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment ! des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leurs chaînes ! Voilà ce

qu'on ne voit pas ici. » On devine par ce passage que madame de Grignan avait été moins frappée de la beauté de la ville que de l'horreur du bagne. Marseille lui avait paru un enfer. Il faut que la description ait été énergique pour que madame de Sévigné en fût frappée à ce point.

Un autre récit qu'on regrette de ne plus avoir est celui d'un monsieur qui, rendant visite à madame de Grignan, et voulant faire honneur à madame de Sévigné, dépeignait l'esprit de celle-ci comme « juste et carré, composé et étudié ». Cette contre-vérité fait beaucoup rire madame de Sévigné et avait aussi donné envie de rire à la comtesse : « Je vous ai plainte de n'avoir personne à regarder ». On apprend par la même lettre que madame de Grignan dédai-

gnait un peu légèrement La Fontaine : c'était un écrivain trop frivole pour elle; madame de Sévigné la relève assez vivement sur ce point. C'était d'ailleurs une sorte d'ingratitude envers celui qui lui avait dédié une de ses plus charmantes fables.

En même temps qu'elle écrivait à sa mère, elle écrivait aussi à son frère, et la lettre dont il est question (7 juin 1671) devait avoir pour sujet les folles amours, pour ne pas dire les grossières débauches du marquis. Madame de Sévigné avait averti sa fille, dans des termes d'une crudité extraordinaire, de la manière dont son fils avait passé la semaine sainte. Il est probable que madame de Grignan, de son côté, ne se gênait pas beaucoup avec son frère; car sa mère lui répond : « La lettre que vous

avez écrite à mon fils n'est pas fricassée dans la neige; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains; depuis le premier mot jusqu'au dernier, elle est parfaite. »

III

Les lettres de madame de Grignan étaient peut-être un peu sèches; et sa mère se plaint souvent « de la haine qu'elle a pour les détails ». Il est un sujet cependant sur lequel madame la gouvernante, comme on l'appelait en Provence, n'était pas parcimonieuse de détails : c'est la description du château de Grignan et de son rôle de châtelaine; rien ne répondait mieux à ses besoins et à ses idées de grandeur. A défaut de la cour, où elle eût voulu briller au pre-

mier rang, madame de Grignan se consolait par l'éclat d'une existence quasi souveraine dans un palais magnifique; elle devait en parler d'abondance; et l'on sent encore l'écho de sa propre fierté et de son cœur glorieux dans le récit que madame de Sévigné lui en renvoie : « Vous me représentez, dit-elle, un air de grandeur et de magnificence dont je suis enchantée... C'est un grand plaisir d'être, comme vous êtes, une véritable grande dame. »

D'une lettre à l'autre, il n'y a pas évidemment à chercher de transitions. Les sujets se succèdent selon le hasard de la plume. Il s'agissait, par exemple, des lectures de madame de Grignan. C'était Pétrarque, c'était Tacite. Il paraît que soit à cause de ses nombreuses occupations, soit par goût naturel, madame de

Grignan ne lisait pas autant que sa mère et s'arrêtait souvent au milieu de sa lecture : « Si vous demeurez à la moitié de Tacite, je vous gronde; vous ferez tort à la majesté du sujet. » — « Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus au milieu de ses conquêtes? » Enfin, résumant cette sorte de critique en un trait dernier, madame de Sévigné lui disait : « J'achève les livres et vous les commencez. » Sans lire autant que sa mère, madame de Grignan cependant se piquait de bel esprit, et elle proposait à sa mère d'en faire « commerce ». Celle-ci lui envoyait en conséquence des maximes et des sentences. Madame de Grignan en envoyait aussi quelques-unes de temps en temps. Elle moralisait à l'exemple de La Rochefoucauld. Elle remarquait, à

propos des inquiétudes suscitées par la pensée de l'avenir, que « notre inclination se change insensiblement et s'accommode à la nécessité ». Dans les *Fragments* cités plus haut des lettres à sa fille, elle disait à peu près dans le même sens : « Vous savez que je connais la richesse des privations; le bonheur de s'y accoutumer est le plus réel de la vie. » Elle disait à sa mère « qu'il faut avoir une robe selon le froid ». C'était une leçon indirecte et assez peu gracieuse à l'endroit de la faiblesse maternelle. Aussi cette mère sensible, tout en admirant en elle « un fonds de raison et de courage », refusait de s'appliquer cette maxime de haut stoïcisme, et elle disait tendrement et délicatement : « Je n'ai point de robe pour ce froid-là. » Les plus légers incidents fournissaient

aux deux dames des pensées ingénieuses et des idées générales. Une erreur de date suggérait à madame de Grignan cette plaisanterie, que sa mère relevait et reprenait spirituellement en ces termes : « Je suis de votre avis; c'est une légèreté de changer tous les jours : quand on se trouve bien des 21 ou 26, pourquoi changer? Ne suivez pas mon exemple et celui du monde corrompu qui suit le temps et change comme lui. » Nous voyons aussi que la mort du duc de Guise avait suggéré à madame de Grignan des réflexions que sa mère trouve « admirables ». Malheureusement nous ne savons pas en quoi elles consistaient. Elle critiquait une maxime de La Rochefoucauld. Cette maxime condamnait ceux qui croient être sages en se privant de toute folie. La froide raison de

madame de Grignan ne comprenait pas qu'un grain de folie pût entrer dans la sagesse. Elle entendait cette pensée dans le sens d'une morale relâchée. Madame de Sévigné, qui avait d'abord combattu l'opinion de sa fille, y revient ensuite : « Si on a voulu louer les fantaisies, c'est-à-dire les passions, l'exacte philosophie s'en offense. Épictète n'aurait pas été de son avis. » Il paraît que c'était bien là le sens vrai de la maxime; car « M. de la Rochefoucauld l'a enlevée dans le sens relâché que votre philosophie condamne ». De son côté, la comtesse avait aussi ses maximes; elle parlait de l'espérance « d'une manière divine ». Elle insistait sans doute sur cette vérité que l'espérance est plus douce que la réalité; car elle signalait « le malheur du bonheur ».

Aux maximes se joignaient les comparaisons. Elle comparait la tranquillité dont on jouit à la campagne « au pain et à l'eau », et les plaisirs du monde « aux ragoûts »; mais elle craignait que cette comparaison ne fût « ridicule ». Elle disait plaisamment que lorsqu'on est trop accablé par les bienfaits d'autrui, il n'y a qu'à se jeter bravement dans l'ingratitude : « C'est la vraie porte pour en sortir honnêtement quand on ne sait plus où donner de la tête [1]. » Elle écrivait aussi des choses assez singulières sur sa beauté, qu'elle trouvait « inutile », et en concluait « qu'il vaut autant être grosse : c'est un amusement. Voilà une belle raison! » Elle demandait à sa mère « si elle aimait toujours

1. Voir aussi 23 mars 1672 et 24 décembre 1673.

la vie », et madame de Sévigné répondait que, malgré les chagrins de la vie, « elle est encore plus dégoûtée de la mort ». En passant, un jugement sur *Bajazet*. Elle trouvait la pièce froide; c'est en retour de ce jugement que sa mère lui écrivait : « Je voudrais vous envoyer la Champmeslé pour échauffer la pièce. »

Madame de Grignan professait encore une philosophie forte et élevée à l'égard des grandeurs de la cour, peut-être un peu comme le renard de la fable. Elle attribuait à sa propre indifférence ce que madame de Sévigné attribue à la force de sa raison et de son esprit; mais celle-ci n'eût pas voulu que cette philosophie allât trop loin : « Il faut un peu agir, disait-elle, afin que votre philosophie ne se tourne pas en paroles et

que vous puissiez revoir un pays (la cour) où les nues seront au-dessus de vous. » Madame de Sévigné fait souvent allusion à cette philosophie un peu trop stoïque que sa fille professait avec hauteur et peut-être aussi avec quelque dureté. Elle lui disait : « La morale chrétienne est un remède à tous les maux; *mais je la veux chrétienne*; elle est trop cruelle et trop inutile autrement. » Cependant, toute philosophe qu'elle était, madame de Grignan semble avoir été quelquefois plus exigeante et plus rigoriste en matière de dogme que madame de Sévigné (si toutefois c'est à elle que s'adressaient les mots suivants) : « Vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que d'un ordre du roi et de la sainte Écriture. » La philosophie s'alliait

chez madame de Grignan au bel esprit : elle était de l'hôtel de Rambouillet plus encore que sa mère; elle avait des scrupules de purisme qui nous étonnent et qu'elle lui communiquait. Par exemple, elle était choquée de ce terme de Nicole : *l'enflure du cœur*. On ne voit pas trop pourquoi ce mot déplaisait aux deux dames : car il a quelque chose de beau et de fort; mais on n'était pas loin du temps des précieuses.

Les lettres suivantes contenaient quelques plaisanteries dont la réponse nous donne le reflet. Madame de Grignan racontait que, pour se débarrasser d'un importun, pendant qu'elle voulait écrire, elle lui avait persuadé de faire la *siesta* et l'avait mis sous clé. Elle dépeignait les dames de Provence avec « leurs habits d'oripeaux » et faisait de leurs

figures un portrait peu flatteur : « Quels chiens de visages! lui écrit sa mère; je ne les ai jamais vus nulle part[1]. » Elle comparait M. de Chaulnes et M. de Lavardin au soleil et à la lune, dont l'un se lève quand l'autre se couche; et, quant à elle-même, « elle était toujours sur l'horizon », toujours en occupation et en représentation; et elle craignait que, lorsqu'elle voudrait se reposer, « il n'en fût plus temps! » Étant grosse, elle s'inquiétait de « la mode de Provence », qui était « de faire deux ou trois enfants » au lieu d'un. Elle contait une histoire merveilleuse d'un quasi-sorcier, nommé Auger, auquel, malgré toute sa philosophie, elle ne laissait pas de

1. Plaisanterie que madame de Sévigné affectionne, par allusion au mot de Sganarelle dans *le Médecin malgré lui* : « J'ai vu ce visage quelque part. »

croire. Madame de Sévigné n'était pas trop rassurée sur l'origine de ces prodiges et craignait que « ces miracles du solitaire ne le conduisissent du milieu de son désert au milieu de l'enfer ». Enfin, mêlant à tous ces bavardages des renseignements sur sa santé, elle décrivait « l'étonnement de ses entrailles sur la glace et le chocolat ». Elle recevait la visite de Coulanges; et, quelque aimable qu'il fût, elle était bien aise de le voir partir : elle aimait mieux le voir s'en aller le lendemain que de demeurer avec lui toute sa vie : « Cette éternité vous fait peur! » Tous ces détails paraissaient puérils à madame de Grignan. Elle les appelait des *fadaises*. Pour sa mère, au contraire, ces fadaises étaient douces : « Hélas! si vous les haïssez, vous n'avez qu'à brûler mes lettres. »

Nous avons vu que madame de Grignan était grosse; et, comme toutes les mères, elle attendait un fils. Autrement, elle serait « aussi attrapée que la señora qui mit au monde une fille[1] ». L'enfant vint au monde. Madame de Grignan plaisante sur l'amour maternel : « Est-ce que l'on aime cela? » Elle décrivait l'enfant : il était blond, il avait de grands yeux. Quant au nez, il n'était pas encore dessiné : « Il restait entre la crainte et l'espérance ». Madame de Sévigné remarque que cela est plaisamment dit et que « cette incertitude est étrange ».

Les deux correspondantes continuent réciproquement de leur style et de leur plume. Il ne faut pas trop s'étonner de cette préoccupation de forme et de style

1. Allusion à un conte de La Fontaine : *l'Hermite*, 1669.

dans des lettres intimes. La longueur des distances, la rareté des voyages, l'absence des papiers publics, donnaient aux correspondances d'alors une importance que n'ont plus celles d'aujourd'hui. On écrivait sur les affaires publiques; on se communiquait les nouvelles; on pensait en commun; enfin les lettres étaient des événements. Or, aussitôt qu'un genre d'écrit prend de l'importance, le style y devient une nécessité et une loi. Il suffisait que ces lettres fussent de temps en temps prêtées et montrées pour qu'on cherchât à les parer un peu. Il ne faut pas oublier non plus que la société polie ne faisait que de naître, et avec elle la bonne langue et le bon style. De même qu'on mettait du goût dans la conversation, de même il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'on cherchât à en

mettre dans les correspondances. Il ne faut pas conclure de là que les lettres de madame de Sévigné soient des morceaux de littérature préparés d'avance pour les pensions de demoiselles. Au contraire, c'est avant elle que les lettres étaient des morceaux d'apparat et de convention : telles étaient celles de Voiture et de Balzac. La grande nouveauté de madame de Sévigné a été d'apporter un style exquis à des lettres vraies portant sur les réalités mêmes et non sur des sujets de rhétorique. Ne nous étonnons donc pas de voir madame de Grignan préoccupée sans cesse de la crainte de mal écrire et que ses lettres ne parussent ennuyeuses à sa mère. Celle-ci passe son temps à la rassurer : « Si votre lettre m'avait ennuyée, outre que j'aurais mauvais goût, il faudrait que j'eusse bien peu d'amitié pour vous. »

Elle lui cite l'opinion des juges les plus compétents : « M. de la Rochefoucauld vous mande que si la lettre que vous avez écrite ne vous paraît pas bonne, c'est que vous ne vous y connaissez pas. » Madame de Grignan se rabaissait par vanité et impatientait sa mère : « Quel plaisir trouvez-vous à dire du mal de votre personne et de votre esprit? » Elle craignait de devenir provinciale ; et les beaux esprits qu'elle avait raillés à Paris grandissaient à distance dans son imagination et lui faisaient peur : « Vous êtes bonne quand vous dites que vous avez peur des beaux esprits... Prenez garde que l'éloignement ne vous grossisse les objets ; c'est un effet ordinaire. » Elle lui citait l'opinion d'un bon juge, madame Scarron : « Elle aime votre esprit et vos manières ; et quand

vous vous retrouverez ici, ne craignez point de n'être point à la mode. » Madame de Grignan comparait souvent ses lettres à celles de sa mère; et madame de Sévigné lui renvoyait ses compliments; et quelle que pût être la partialité d'une mère, cependant nous ne pouvons croire que celle-ci pût se tromper complètement lorsqu'elle écrivait : « Vous avez des pensées et des tirades incomparables; il ne manque rien à votre style; d'Hacqueville et moi nous étions ravis de certains endroits brillants; et même dans vos narrations l'endroit qui regarde le roi, et votre colère contre Lauzun, contre l'évêque, ce sont des traits de maître [1]. » Quel que fût d'ailleurs le mérite intrinsèque de ces lettres, elles étaient déli-

1. Voir encore la lettre du 9 mars 1672, du 8 décembre 1673 et du 8 janvier 1674.

cieuses aux yeux d'une mère : c'était d'elles que celle-ci disait ce mot charmant : « Je n'ose les lire de peur de les avoir lues ».

Madame de Grignan se laissait aller en écrivant à plus d'abandon et de tendresse qu'on n'est tenté de le croire. Elle sentait vivement le prix d'une affection comme celle de sa mère et elle le lui témoignait : « Vous êtes contente de mon amitié et vous me le dites de manière à pénétrer de tendresse un cœur comme le mien ; vous voyez tout ce qui s'y passe ; vous découvrez que la plus grande partie de mes actions se fait en vue de vous être bonne à quelque chose. » Cette tendresse par lettres ne peut manquer de rappeler à sa mère les froideurs du passé ; mais c'est pour les pardonner en faveur du présent : « J'admire votre humeur ; elle est au delà de tout ce qu'on peut sou-

haiter : si vous en avez une autre moins commode, il faut lui pardonner en faveur de celle-là ; » et avec une délicatesse charmante, elle prenait sur elle la moitié de la faute : « Il faut pardonner aussi à ceux à qui vous vous découvriez assez peu pour ne pas laisser voir clairement toutes ces bonnes qualités. » Cependant, à côté de ces tendresses, il y avait des témoignages de philosophie stoïque qui effrayaient un peu madame de Sévigné : « Vous avez une vertu sévère qui n'entre pas dans les faiblesses humaines... Ma raison n'est pas si forte que la vôtre. » Madame de Grignan s'habituait à la pensée de rester toute sa vie en Provence, et elle paraissait considérer cet avenir avec fermeté : « Ce que vous me mandez de ce séjour infini me brise le cœur. »

On sait que ces deux dames ne se faisaient pas faute de toucher légèrement à la gaillardise. Madame de Grignan commençait une de ses lettres en demandant à sa mère de deviner ce qu'elle avait fait la nuit. « J'ai tremblé depuis les pieds jusqu'à la tête, répond sa mère ; je croyais que tout fut perdu ; il se trouve que vous avez attendu votre courrier et que vous avez bu à la santé du roi. J'ai respiré. » Voici un exemple du genre d'esprit un peu froid, mais plaisant, de madame de Grignan ; elle disait que sa toilette était toute naturelle : « Cheveux frisés naturellement avec le fer, poudrés naturellement avec une livre de poudre, du rouge naturel avec du carmin ; cela est plaisant. » Elle envoyait à sa mère une narration « adorable » de son voyage triomphal à travers la Provence.

« Je crois lire un joli roman dont l'héroïne m'est chère; cette promenade dans les plus beaux lieux du monde, dans les délices de tous vos admirables parfums, reçue partout comme la reine... ce morceau de votre vie est si extraordinaire et si nouveau et si loin de pouvoir être ennuyeux que je ne puis croire que vous n'y trouviez du plaisir. » Néanmoins ces éternels parfums ennuyaient et fatiguaient madame de Grignan. Elle eût voulu s'en restaurer « sur un panier de fumier ». Et elle tirait de là cette maxime, c'est « qu'il n'y a point de délice qui ne perde ce nom, quand l'abondance et la facilité l'accompagnent ». Une autre maxime du même ton, et plus désenchantée, est celle-ci, « qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter quelque chose ». Très souvent, malheureusement pour

nous, les allusions de madame de Sévigné aux lettres de sa fille sont des rébus dont nous n'avons pas le mot et qui irritent la curiosité sans la satisfaire : « J'ai reçu votre aimable volume; jamais je n'en ai vu un si divertissant... Jamais les amants de madame de Monaco n'ont tant fait pour elle... Ce que vous dites du premier et du dernier est admirable... Vous me parlez bien plaisamment de la famille d'Harcourt. » Ainsi tout cela était plaisant et divertissant au dernier point, nous ne savons pas en quoi.

IV

Le mercredi 13 juillet 1672, madame de Sévigné quitta Paris pour aller trouver sa fille en Provence, et le commerce de lettres fut interrompu pendant plus d'un an. C'est seulement vers le mois d'octobre 1673 que la correspondance recommence.

Madame de Sévigné avait espéré ramener sa fille avec elle; mais celle-ci s'y était nettement refusée. « Vous savez par quelles raisons et par *quels tons* vous m'avez coupé court là-dessus. » Quand

elle se sent piquée par la froideur de sa fille, madame de Sévigné prend le parti de l'admirer et d'attribuer à sa sagesse ce qui venait peut-être d'une autre cause : « Il a fallu que tout ait cédé à la force de vos raisonnements ». On s'étonne aussi un peu, et peut-être une mère avait-elle le droit de s'étonner que madame de Grignan lui dît qu'elle comptait bien que les honneurs dont elle était comblée « ne changeraient rien à l'affection maternelle ». Ces honneurs, ces succès, ces triomphes remplissaient l'âme de madame de Grignan : « Votre lettre me paraît d'un style triomphant; vous aviez votre compte quand vous l'avez écrite; vous aviez gagné vos petits procès; vos ennemis paraissaient confondus; vous aviez vu partir votre époux à la tête d'un *drapello eletto*; vous espériez un beau

succès d'Orange. » Peut-être cette grandeur de province la rendait-elle moins pressée de revoir Paris, car madame de Sévigné la sermonne un peu là-dessus : « Ne décidez rien, ne faites rien d'opposé à votre retour ». Elle craignait les dépenses d'un grand voyage et reprochait assez durement à sa mère de ne pas tenir compte d'une aussi grande dépense. Madame de Sévigné lui renvoyait ses propres paroles : « Vous me demandez, lui dit-elle, s'il est possible que moi, qui devrais songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine [1]? » C'était blesser au cœur une

1. Ces paroles sont en italiques dans *Madame de Sévigné*.

mère si tendre et si attentive : « Non, mon enfant, répond celle-ci, je ne veux point vous faire tant de mal. »

Cependant madame de Grignan, à son tour, vient à Paris : nouvelle interruption de la correspondance depuis février 1674 jusqu'en mai 1675. Aussitôt partie, elle écrit à sa mère, et c'est d'abord, comme toujours, pour s'épancher et pour se faire pardonner : elle avait sans cesse de ces retours et de ces scrupules. Elle fait allusion aux petites difficultés qui avaient pu altérer leur commerce ; elle s'inquiète du chagrin et de la tristesse que sa mère paraissait en ressentir. Madame de Sévigné, de son côté, la tranquillisait par ce mot charmant : « Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes. » Cependant elle s'était contenue au départ pour

ne pas laisser éclater tous ses sentiments. Madame de Grignan lui avait soufflé une bouffée de « philosophie » qu'elle admirait sans oser s'en plaindre. Après les premiers épanchements de la séparation, cette philosophie continuait par lettres. La fille sermonnait la mère : « Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions ; j'écoute vos leçons et je tâche d'en profiter. » Bientôt d'autres pensées viennent se mêler à celles-là. Madame de Grignan s'ennuyait des arbres de Provence ; elle regrettait les arbres du Nord, qui reverdissent au printemps : « Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable ; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse : il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. » C'est là une pensée charmante, dite d'une

manière charmante; peut-être la façon est-elle de madame de Sévigné, mais le fond est de madame de Grignan. C'est encore une pensée ingénieuse et touchante que celle-ci : « Vous dites une chose bien vraie, c'est que les jours qu'on n'attend point de lettres sont employés à attendre ceux qu'on en reçoit ». Au milieu de ces belles et ingénieuses pensées, madame de Sévigné relevait avec soin tous les traits qui indiquaient chez sa fille quelque sensibilité naturelle : « Vous m'avez fait plaisir de me parler de mes petits-enfants; je crois que vous vous divertirez à voir débrouiller leur petite raison. »

Il est fort question, dans les lettres de madame de Sévigné, et, par conséquent, dans celles de sa fille, d'une affaire de cassolette à laquelle on ne com-

prend pas grand'chose, si ce n'est que le cardinal de Retz, parent des deux dames, voulait en faire présent à madame de Grignan. Celle-ci, par une fausse fierté, se refusait à recevoir un si riche présent. Madame de Sévigné la reprend là-dessus et ne voit dans ce scrupule « qu'une vision de générosité ». Elle dit qu'il y a des cas où « c'est une rudesse et une ingratitude de refuser ». Elle demande « ce qui manque au cardinal pour avoir le droit de faire un tel présent ». Il est parent; il est âgé; il donne tout à ses créanciers; il se fait un plaisir de donner une curiosité, un souvenir qui vaut à peine cent écus : c'est là « un excès de gloire ». C'est « un défaut qui blesse la société ». On ne peut s'empêcher d'être de l'avis de madame de Sévigné en cette circonstance. Et cependant un excès de gloire,

une vision de générosité n'est pas, après tout, un excès trop commun [1].

Malgré toute sa philosophie et la réputation de libre penseuse que lui faisait Ninon, madame de Grignan allait à confesse; mais on devine que c'était un peu à contre-cœur pour une âme fière comme la sienne : « Nous ne trouvons point que de l'humeur dont vous êtes, vous puissiez jamais aller à confesse : comment aller parler à cœur ouvert à des gens inconnus? » Au lieu de raconter ses péchés, elle disait à son confesseur : *Mon père, qu'il fait chaud!* Son esprit critique trouvait à redire même à l'amitié humaine; elle riait « de la pauvre amitié »,

1. Madame de Grignan voulait même refuser d'avance ce que le cardinal comptait faire pour elle quand il aurait payé ses dettes; madame de Sévigné lui demande de ne pas prendre de mesures de si loin. (Lettre du 26 juin 1675.)

et trouvait que « c'était lui faire trop d'honneur que de la prendre pour un empêchement à la dévotion et un obstacle au salut ». Elle se défendait en même temps d'avoir été « oppressée » par l'affection de sa mère. Elle cherchait à expliquer ses froideurs et ses apparentes résistances : « Vous expliquez très bien cette volonté que je ne pouvais deviner, parce que vous ne vouliez rien. »

Puis revenaient les compliments réciproques sur les lettres de l'une et de l'autre. On ne peut contester à madame de Grignan d'avoir admiré sérieusement les lettres de sa mère. Elle les trouvait vives et agréables et disait qu'elles n'étaient point « figées [1] ». Sa mère lui

1. Voilà un de ces passages où il est difficile de savoir si l'expression est de la mère ou de la fille : « Je suis ravie que vous aimiez mes lettres ; il est

renvoyait son compliment : « Je vis hier une de vos lettres entre les mains de l'abbé de Pontcarré; c'est la plus divine lettre du monde. Il n'y a rien qui ne pique et qui ne soit joli; il en a envoyé une copie à l'Éminence; car l'original est gardé comme la châsse. » Il paraît que le sel était ce qui distinguait l'esprit de madame de Grignan, comme la grâce et le charme celui de la mère; elle pouvait même quelquefois s'élever jusqu'à l'éloquence. On sait combien la mort de Turenne a inspiré madame de Sévigné. Sa fille lui avait répondu avec la même émotion, et l'on voudrait bien avoir cette autre oraison funèbre pour la comparer à la première : « Je voudrais mettre tout

vrai que pour *figées*, elles ne le sont pas ». Est-ce une expression renvoyée ou une expression traduite? Nous penchons pour la première hypothèse.

ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre. Vraiment votre lettre est d'une beauté et d'une énergie extraordinaires. Vous étiez dans ces bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. » Cette émotion était assez vive pour qu'elle pût lui dire que le « cardinal de Bouillon ne lirait pas cet endroit sans pleurer ». Le mot de Saint-Hilaire, raconté par madame de Sévigné, avait fait « frissonner » sa fille. Son âme, qui était d'une trempe mâle et élevée, avait été ébranlée par la mort d'un si grand homme.

On est trop heureux de rencontrer de temps à autre quelques passages que l'on peut considérer comme textuels et qui sont alors de vrais fragments. Son procès étant gagné, madame de Grignan écrit à sa mère « qu'elle s'ennuie de ne

plus être agitée par la haine ». Elle envoie à Corbinelli « toutes ses animosités ». Elle fait un éloge admirable d'un magistrat « dont la justice est la passion dominante ». Elle disait que sa mère « s'était remariée en Provence ». Elle « criait après ce temps qui lui emportait toujours quelque chose d esa belle jeunesse ». Elle aurait voulu que sa mère « vît son cœur » : elle en serait contente ; et madame de Sévigné, qui la connaît, lui répond : « Vous n'êtes point une diseuse ; vous êtes sincère. »

C'est encore à madame de Grignan qu'appartient cette pensée ingénieuse, sur laquelle madame de Sévigné revient souvent : c'est « qu'on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois parce qu'on ne saurait venir à bout de le passer ». Elle voulait dire par là « qu'on

se tire de l'ennui comme des mauvais chemins et que personne ne demeure au milieu d'un mois parce qu'il n'a pas le courage de l'achever. C'est comme de mourir, vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle ». Avec le cours du temps, l'un des sujets les plus habituels des réflexions de madame de Grignan, c'est l'espérance : « L'espérance est si jolie », disait-elle. Elle avait sur l'absence et l'inconstance des pensées assez pessimistes : « L'absence dérange bien des amitiés ». Madame de Sévigné la relève sur ce point et trouve que « l'absence ne fait d'autre mal que de faire souffrir ». Elle ignorait, pour sa part, ce que sa fille appelait « les délices de l'inconstance ».

Une circonstance se présenta qui mit encore en évidence ce qu'il y avait de

mâle et de fort dans le caractère de madame de Grignan. Il s'agissait de signer quelque chose pour son mari. Tous ses amis, de Paris, le cardinal [1], sa mère elle-même, lui conseillaient de ne pas signer. Madame de Grignan n'écouta qu'elle-même et les inspirations de sa conscience; elle signa. Madame de Sévigné lui en exprime son admiration : « Vous me parlez de cette héroïque signature que vous avez faite pour M. de Grignan. Quand on a l'âme aussi parfaitement belle et bonne que vous l'avez, on ne consulte que soi. N'avez-vous pas vu combien vous avez été admirée? N'êtes-vous pas plus aise de ne devoir qu'à vous une si belle résolution? Vous ne pouviez mal faire : si vous

1. Le cardinal de Retz. parent des deux dames.

n'aviez pas signé, vous faisiez comme tout le monde aurait fait; en signant, vous faisiez au delà de tout le monde; enfin, mon enfant, jouissez de la beauté de votre action. »

La question des lectures était un grand sujet de conversation entre les deux dames, et aussi de gronderie de la part de madame de Sévigné. Sa fille lisait en ce moment le livre de Josèphe; mais, suivant son habitude, elle restait au milieu : « Ce serait une honte dont vous ne pourriez pas vous laver de ne pas finir Josèphe; si vous saviez ce que j'achève, vous vous trouveriez bien heureuse d'avoir à finir un si beau livre. » — « Je suis ravi que vous aimiez Josèphe; continuez, je vous en prie : tout est beau, tout est grand; cette lecture est digne de vous; ne la quittez pas sans rime ni

raison. » — « Ne lisez-vous pas toujours Josèphe? Prenez courage, ma fille, et finissez miraculeusement votre histoire. » — « Ne voulez-vous point achever Josèphe? » — Malgré toutes ces recommandations et objurgations, nous ne pouvons pas savoir si madame de Grignan a jamais fini la lecture de Josèphe, tant elle était réfractaire à l'achèvement d'une lecture. Singulier travers chez une femme si sérieuse et d'un goût si vif pour les choses de l'esprit.

Il est vrai que madame de Grignan n'aimait pas les histoires, que ce fussent, d'ailleurs, des histoires romanesques ou véridiques. Elle préférait de beaucoup les livres de morale. Aussi se plaisait-elle aux *Essais* de Nicole, que sa mère aimait tant et qu'elle lui avait envoyés : « Vous me ravissez d'aimer les *Essais* ». Mais

tandis qu'elle partageait le goût de sa mère pour ce livre, ce qui « ravissait » le bien bon, elle avait un contradicteur dans le marquis de Sévigné, qui, en cela, montrait un goût peut-être plus juste et plus fin que sa mère et que sa sœur. Il s'étonnait avec raison que celle-ci « qui s'y connaissait bien et qui aimait tous les bons styles, pût mettre en comparaison le style du Port-Royal et celui de M. Pascal... M. Nicole met une quantité de paroles dans le sien, qui fatigue et qui fait mal au cœur à la fin : c'est comme qui mangerait trop du blanc-manger. » Il poussait même la sévérité trop loin, lorsqu'il disait que le *Traité de la connaissance de soi-même* paraissait « distillé, sophistique, galimatias et par-dessus tout ennuyeux ». Si madame de Grignan aimait Nicole, elle paraît encore

plus avoir aimé Montaigne, car son frère ajoutait : « Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommodé avec moi ». En même temps qu'elle lisait les moralistes, elle posait elle-même des questions de morale et elle demandait « si celui qui est en colère et qui le dit est supérieur au *traditor* qui cache son venin sous de belles et de douces apparences [1] ». Son frère lui demande si cette question regarde madame de Lafayette, que madame de Grignan n'aimait pas, et qui n'était peut-être pas d'une parfaite sincérité. Cependant, madame de Grignan insistait

1. Le marquis de Sévigné résumait la même question faite par sa sœur, mais en d'autres termes : « La question que vous faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux et ceux qui la gardent sous des faux semblants ». On voit par là qu'il n'est pas facile de retrouver le texte primitif dans les réponses du correspondant.

et défendait son goût pour Nicole. Mais Charles de Sévigné ne cédait pas, et reprochait à sa sœur sa faiblesse pour le quintessencié : « Je vous dis que le premier tome des *Essais de morale* vous paraîtrait tout comme à moi, si la Marans et l'abbé Tetu ne vous avaient accoutumée aux choses fines et distillées. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les galimatias vous paraissent clairs et aisés [1]. Pascal, la *Logique*, Plutarque et Montaigne parlent tout autrement; celui-ci parle parce qu'il veut parler et souvent il n'a pas grand'chose à dire. » Qui a raison dans ce débat? Peut-être les deux parties. Le chevalier parle en homme de goût et en homme du monde. Il n'y a pas en

1. Il faut avouer que le petit traité de *l'Amour de Dieu*, le seul écrit qui nous reste de madame de Grignan, ne justifie que trop ce goût que lui reproche son frère pour le galimatias.

effet à comparer pour le goût et pour l'esprit Nicole aux *Provinciales*. Mais madame de Grignan lisait les *Essais* en philosophe et madame de Sévigné les lisait en chrétienne; et, à ce double point de vue, il y avait beaucoup à profiter de ce livre, que les délicats comme madame de Lafayette n'aimaient pas. Il faut remarquer, d'ailleurs une légère inadvertance du jeune Sévigné, qui oppose, comme modèle de bon style, la *Logique* aux *Essais*, sans avoir l'air de savoir que les parties les plus agréables de la *Logique* de Port-Royal sont précisément de Nicole et qu'il oppose ainsi l'auteur à lui-même. Au reste, madame de Sévigné résistait sur ce point à son fils : « Quand vous avez cru que le sentiment de certaines gens me ferait changer, vous m'avez fait tort. »

V

Puisque nous rencontrons ici le nom du marquis de Sévigné, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de le mettre en scène à son tour pendant quelques instants, en faisant paraître quelques-unes de ses lettres et en les comparant à celles de sa sœur. Celle-ci sera mieux caractérisée par son opposition à son frère. Pour les lettres du marquis de Sévigné, il n'y a pas lieu à restitution; car nous avons les lettres elles-mêmes, adressées pour la plupart à sa sœur. Elles

sont en général aimables et spirituelles. Elles coulent de source, et rappellent le goût et la gaieté maternels. Sévigné et sa sœur se sont en quelque sorte partagé le génie de leur mère; mais c'est la fille qui paraît en avoir pris toute la force, le fils toute la légèreté. On voit, par ses lettres, qu'il adorait sa mère, et qu'il avait pour elle toutes sortes d'amabilités charmantes, quoiqu'il n'ignorât pas la préférence passionnée qu'elle ne cachait pas pour sa fille. Il aimait aussi beaucoup sa sœur, et celle-ci, quoique assez peu tendre, paraît avoir eu pour lui une vraie affection. Léger et frivole au dernier point, instruit cependant et capable de discuter sur Horace, débauché comme la jeunesse de son temps, devenu dévot avec l'âge, il n'a rien de la philosophie de sa sœur. Mais il a plus de

grâce, plus de naturel, plus de cordialité. C'est une nature sympathique; madame de Grignan, au contraire, impose le respect, mais éloigne la sympathie. Les lettres de Sévigné nous font entrer dans la vie mondaine de ce temps-là, et aussi dans la vie intime et domestique de madame de Sévigné. Quelques extraits de ces lettres nous feront connaître le jeune étourdi.

La première date du premier départ de madame de Grignan. Elle est du 4 mars 1671; et madame de Grignan était partie le 5 février de la même année. Il sort, lui dit-il, d'une symphonie charmante, c'est-à-dire d'une soirée de musique donnée par mademoiselle de Raymond, cantatrice célèbre de ce temps, et qui recevait la meilleure société, un peu mêlée toutefois; car

Sévigné cite en premier lieu mademoiselle de Lenclos; mais avec elle, madame de la Sablière, madame de Fiennes, etc. Serait-ce dans cette soirée qu'il aurait vu Bossuet qui était un des amis de la famille : « A propos, dit-il, j'ai fait trembler M. de Condom du récit de votre aventure ». Cet à-propos, qui vient immédiatement après le récit de la soirée de musique, semblerait indiquer que c'est là qu'il a vu Bossuet. Cette rencontre de Bossuet et de Ninon dans un même salon serait assez piquante si elle était prouvée; mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'une autre rencontre. En tout cas, il semble bien que ce soit alors que Sévigné a commencé à aimer Ninon; car c'est très peu après que madame de Sévigné écrit à sa fille : « Votre frère entre sous les lois de

Ninon; je doute qu'elles lui soient bonnes; il y a des esprits auxquels elles ne valent rien; elle avait gâté votre père. » Dans un simple petit mot de frère à sœur, on voit combien le premier l'emportait sur l'autre en sensibilité. « Vous savez que l'effet de la musique est d'attendrir; quoique je n'aie pas besoin de l'éprouver pour votre sujet, elle n'a pas laissé de renouveler mille choses que le temps qu'il y a que nous sommes séparés devrait avoir amorties. »

Le *frater*, comme on l'appelait, n'était pas en correspondance réglée avec sa sœur. Il n'écrivait que de loin en loin; d'ailleurs nous n'avons pas toutes ses lettres. Celle qui vient après la précédente est de deux ans plus tard, 1673. Elle est écrite en courant et par cela même très vive et très enlevée. Sévigné revient

du service; mais il apprend qu'il faut tout de suite repartir. « Que dites-vous de cet agrément? On peste, on enrage, et cependant on part. » On croit qu'on va se divertir, point du tout : « Mes chevaux sont-ils ferrés? Mes bottes sont-elles prêtes? Il me faut un beau chapeau... Semble-t-il que l'on ait fait huit mois de campagne? »

Sévigné aimait sa sœur; il l'appelait « ma chère petite sœur », et il était aimé d'elle : « L'amitié tendre et solide que vous m'avez témoignée me fait croire sans beaucoup de peine que vous vous intéressez à l'état de mes affaires. » Elle lui avait donné des preuves de cet intérêt : « Voyez, dit-il, tout ce que vous avez voulu faire pour moi, *contre vos intérêts.* » En même temps qu'il fait des tendresses à sa sœur (4 décembre 1675), il plai-

sante sur les gronderies de sa mère, qui lui reprochait de s'être amusé en route, au lieu de revenir tout droit aux Rochers : « On ne me trouve pas bon à jeter aux chiens, parce que j'ai mis quinze jours à faire cent cinquante lieues de pays; et quand je me serais un peu arrêté en chemin, serait-ce un grand malheur? Cependant on gronde contre moi; on jure parce qu'on ne me voit pas, et qu'on ne jouit pas du charme de ma présence. Ah! voilà ce que c'est que d'être trop charmant! Ah! mon père, pourquoi m'avez-vous fait si beau? » On voit le ton de gaminerie que Sévigné aimait à prendre avec sa mère. C'était un enfant gâté; mais bien aimable, drôle, et faisant rire « la charmante mignonne », comme il l'appelait. Elle l'aimait aussi sans aucun doute; mais

un peu à la surface; le fond de son cœur était pour l'absente, pour la fille, pour la cruelle et l'ingrate. Les câlineries du fils ne suffisaient pas.

La lettre suivante, quelques jours plus tard, est tout entière consacrée à mademoiselle du Plessis « toujours charmante et divine ». Cette du Plessis dont il est si souvent question dans les lettres de madame de Sévigné était une sorte de dame de compagnie qui vivait dans l'intimité de la famille. Elle était souverainement ridicule, et madame de Sévigné, malgré sa bonté naturelle, ne laissait pas que d'en plaisanter souvent avec sa fille. Vaniteuse, poseuse, menteuse, laide et prétentieuse à la fois, elle prêtait de toutes parts à la raillerie. On comprend qu'un jeune homme, naturellement moqueur, comme Sévigné et plus impa-

tient du ridicule par son âge, en faisait un plastron perpétuel. Cette fois il s'agissait d'une maladie qui lui couvrait la bouche, une lèpre, dit Sévigné : « Et tout son désespoir est que cela l'empêche de baiser ma mère à toutes les heures du jour. » Elle avait une fièvre quarte et « s'était résolue à avoir pendant l'hiver deux jours de santé et un de maladie ». Dans une autre lettre, Sévigné raconte ses étourderie à sa sœur, comme quoi dans une assemblées du pays, parlant de quelque gentilhomme qui avait perdu son bénéfice, il avait dit qu'il avait bien prévu que « quelque drôle éveillé le lui ôterait » : or il parlait devant l'abbé du Plessis qui était lui-même ce drôle éveillé. « Il est question aussi d'une petite personne, polie, mais très niaise, dont il raconte cette naïveté :

« Quel est le lendemain de la veille de Pâques? lui demandait-on. Elle a dit que c'était un mardi; puis elle s'est reprise et a dit que c'était un lundi; mais, comme elle a vu que cela ne réussissait pas, elle s'est écriée : Ah! que je suis sotte, c'est un vendredi. »

On se demandera si ces enfantillages méritaient de passer à la postérité? Oui, quand il s'agit de la société, de la vie intime de madame de Sévigné, on aime à entrer dans la familiarité, dans le tous les jours de cette charmante femme. On l'entend rire aux facéties de son fils. Quelles bonnes soirées l'on devait passer dans cet aimable château *des Rochers!* Quant à mademoiselle du Plessis, que Sévigné appelle tantôt la Divine, tantôt Ctésiphone, ses accès de fièvre étaient à sa fantaisie : « La joie d'avoir la bonne com-

pagnie chez elle chassa la fièvre qu'elle n'avait jamais eue. » Le pieux jeune homme ajoute charitablement : « Nous espérons que la jalousie la lui donnera tout de bon ». On appréhende que, par jalousie, elle n'en vienne à empoisonner la petite personne dont il a été question plus haut, et qui, toute niaise qu'elle fût, prenait sa part dans la sympathie et les affections de madame de Sévigné. Elle avait eu un instant de joie, c'est qu'à table, au dîner, madame de Sévigné avait éloigné la petite personne pour mettre mademoiselle du Plessis à sa place. De là sa joie qu'elle exprime au domestique : « Oh ! mademoiselle, répond celui-ci, c'est pour faire honneur à votre âge. »

Sévigné interrompt ses petites méchancetés de province pour parler de ses

amours : il s'en exprime très librement à sa mère et à sa sœur. Celle-ci avait dit dans une lettre qu'il n'était pas capable de choisir une amie. Il répondait à sa sœur que sa plume était « trempée dans du feu. Que dis-je? du feu? C'est dans du fiel et du vinaigre que vous l'avez trempée, cette impertinente plume... Où avez-vous pris, madame la Comtesse, que je ne fusse pas capable de choisir une amie? » C'est qu'il avait été abandonné par une de ses maîtresses, qui était, paraît-il, une abbesse du pays. Madame de Sévigné y fait allusion en ces termes : « Il m'a assuré qu'il chante vêpres auprès de la jolie abbesse ». Il paraît qu'elle s'était lassée de lui, et qu'il avait été remplacé par un membre du clergé. « Elle n'a pas pu s'accommoder, dit-il,

de ce que je ne donnais pas la bénédiction. Je suis trop bon catholique pour pouvoir rien disputer à l'Église. C'est depuis longtemps qu'il est réglé que le clergé a le pas sur la noblesse. » Abandonnée par l'une, il s'était adressée à une autre : « Je suis redevenu esclave d'une autre beauté brune pendant mon voyage à Rennes. C'est madame de *** celle qui priait Dieu si joliment aux Capucines. Vous souvenez-vous comme vous la contrefaisiez. » On voit que la vertu de cet amant volage n'était pas la discrétion.

Mais voici madame de Sévigné qui tombe malade; et c'est ici que le *frater* se montre par les côtés les plus aimables et les plus tendres. Il soigne sa mère avec la plus vive sollicitude. Il écrit sous sa dictée; il écrit aussi sous son propre nom,

cherchant toujours à bien informer sa sœur sans l'alarmer. Il y a bien du sentiment dans ses lettres de cette époque.

Voici d'abord comment, dans un petit mot très court, madame de Sévigné annonce le début de sa maladie. « A force de me parler de torticolis vous me l'avez donné. Je ne puis remuer le côté droit; mon fils se pâme de rire. Je lui donnerai sur le nez aussitôt que je pourrai. » On voit dans ce bout de lettre l'intention évidente de déguiser le mal, peut-être même cette intention manifeste est-elle exagérée et de nature à produire l'impression inverse. Le fils entre dans la même pensée en substituant sa prose à celle de sa mère. « Je ne ris point comme ma mère vous le mande; mais on l'amuse dans son lit, on fait tout du mieux que l'on peut pour son soulage-

ment. Soyez en repos, petite sœur; car nous serons assurément guéris, quand vous commencerez d'être en peine. » Il se trouve deux jours après que ce petit torticolis était un très bon petit rhumatisme. Madame de Sévigné continue à ne pouvoir écrire, et son fils à la remplacer. Il cherche toujours à rassurer sa sœur; mais il ne peut dissimuler l'état douloureux de sa mère. « Quoique les sueurs commencent à diminuer les douleurs, elles sont toujours si cruelles que l'état où nous la voyons fend le cœur à tous ceux qui l'aiment… Je voudrais bien de tout mon cœur être utile à quelque chose; mais, par malheur, je ne suis bon à rien. » Viennent ensuite les nouvelles de la cour, la querelle à l'occasion du mariage de mademoiselle de la Mothe : « La Discorde aux crins de couleuvre se

7.

mêla parmi les duchesses et les princesses qui sont les déesses de la terre; enfin tout est assoupi. » On ne sait au juste de quelles querelles il s'agissait. Autre bavardage sur l'opéra qui vient de paraître, l'*Atys* de Quinault : « Nous trouvons l'opéra de cette année incomparablement au-dessus de tous les autres, comme aussi « l'oraison funèbre de M. de Tulle fort belle ». Ainsi on recevait aux Rochers toutes les nouveautés, aussi bien celles de l'Opéra que celles de la chaire. En finissant, recommandation à madame de Grignan de ne pas inquiéter sa mère par sa propre inquiétude : « Ne nous écrivez point de lettres qui puissent nous faire de la peine; elles viendraient hors de saison; et les chagrins de vous voir en peine ne sont pas nécessaires à madame votre mère convalescente ».

Madame de Sévigné écrivait encore, mais d'une manière si contrefaite et si altérée que c'était un débat entre le bon abbé (de Coulanges), oncle de madame de Sévigné, et Charles son fils de savoir si elle ne ferait point mieux de ne pas écrire, car l'abbé trouvait que « l'écriture de ma mère était excellente pour vous rassurer; et moi je soutiens, disait le jeune marquis, qu'elle est beaucoup plus propre à vous épouvanter ». Il croit que le style de sa lettre doit suffire pour rassurer madame de Grignan : « car je ne crois pas que vous me soupçonniez une assez grande force d'esprit pour écrire des plaisanteries dans le temps que je serais frappé de quelque chose de terrible ».

Puis vient le moment où madame de Sévigné n'écrit plus du tout, non qu'elle aille plus mal, mais au contraire parce

qu'elle est guérie et que sa douleur s'est changée en enflure. Le fils se fait alors le secrétaire de sa mère, il écrit sous sa dictée; et cette lettre maternelle n'en est pas moins charmante pour avoir été dictée : « Une des joies que j'ai du retour de ma santé c'est l'inquiétude que cela vous ôtera ».

La guérison s'accentuant, on recommence à parler d'autre chose, ce sont les *Essais* de Nicole qui reviennent sur le tapis. « Je n'ai rien vu de moins agréable, dit Sévigné, fidèle à son antipathie; ce ne sont point là des portraits où tout le monde se reconnaît. Celui-ci parle parce qu'il veut parler et souvent il n'a pas grand'chose à dire. » Quant à l'opéra de Quinault (*Atys*), madame de Grignan n'avait pas la même admiration que son frère; mais celui-ci demandait des rai-

sons : « Dites-nous ce que vous y trouvez de mauvais et nous vous répondrons ». Il persiste d'ailleurs à soutenir que les deux premiers actes sont jolis et au-dessus de la portée ordinaire de Quinault. Aux questions littéraires se mêlent aussi les questions théologiques. Sévigné avait voulu donner à sa mère un remède que l'on appelait « remède de M. de l'Orme ». Madame de Grignan s'y était opposée parce que c'était de l'antimoine. On s'y était cependant décidé. Entre ces deux opinions, madame de Sévigné s'écriait en véritable prédestinatienne : « O mon enfant, que vous êtes drôle de croire qu'une maladie se puisse déranger! Ne faut-il pas que la providence de Dieu ait son compte et pouvons-nous faire autre chose que lui obéir? » A quoi Charles de Sévigné ajoute un post-scriptum, en

petit sceptique qu'il est à cette époque : « Voilà qui est fort chrétien; mais prenons toujours à bon compte de la poudre de M. de l'Orme. »

Sur la bonne conduite du jeune homme pendant la maladie de sa mère, nous n'avons pas seulement comme témoignage ses propres lettres et les tendres sentiments qui y règnent; nous avons les paroles de madame de Sévigné elle-même qui lui rend justice en ces termes : « Le *frater* est d'une consolation que je ne puis vous exprimer; il se connaît assez joliment en fièvre et en santé. J'avais de la confiance en tout ce qu'il disait, il avait pitié de toutes mes douleurs, et le hasard a voulu qu'il ne m'ait trompé en rien de ce qu'il m'a promis, pas même à la promenade d'hier où je me suis mieux portée que je n'espérais. »

Enfin on part pour les eaux. Madame de Sévigné est à Bourbon. Avant de partir, elle écrit à sa fille la lettre la plus touchante pour la supplier de venir la voir. Charles de Sévigné vient à l'appui de sa mère : « Je vous ordonne d'aller la voir à Bourbon, vous pourrez fort bien revenir à Paris avec elle, en attendant que M. de Grignan vous rapporte la *gala del Pueblo*, la *flor del Abril* (l'ornement de la cité ; la fleur d'avril ou du printemps). — Lui-même est obligé de partir pour son service militaire, ce dont il enrage : « Enfin, me revoilà encore guidon, guidon éternel, guidon à barbe grise ». Là-dessus, dit-il en parodiant les *Adieux de Cadmus*).

Je vais partir de cette ville
Et m'en vais mercredi tout droit à Charleville
Malgré le chagrin qui m'attend.

Il termine par ces mots : « Adieu, belle petite sœur ».

Ces extraits de lettres suffiront pour donner une idée de l'esprit et du caractère de Charles de Sévigné. Nous ne pousserons pas plus loin ; car elles ne doivent pas empiéter sur celles de sa sœur, qui sont notre véritable sujet : nous le retrouverons d'ailleurs encore de temps en temps.

VI

Beaucoup de passages se rapportent à l'amour tendre de madame de Sévigné pour sa fille : tantôt celle-ci sentait vivement cet amour et faisait des efforts pour y répondre; tantôt elle semble lui faire la leçon au nom d'une philosophie un peu chagrine. Madame de Grignan paraissait dire que c'était à l'amour de faire des excès de passion et que l'amitié devait se tenir dans une plus juste mesure, et peut-être en tirait-elle quelque leçon à sa mère sur l'excès de son

amour maternel. C'est au moins ce que l'on peut conjecturer d'après le passage suivant : « Je ne saurais m'appliquer à démêler les droits de l'*autre* [1]; je suis persuadée qu'ils sont grands; mais quand on aime d'une certaine façon et que tout le cœur est rempli, je pense qu'il est difficile de séparer si juste. Je ne trouve pas qu'on soit si fort maîtresse de régler les sentiments de ce pays-là; on est bien heureux quand ils ont l'apparence raisonnable. Je crois que, de toute façon, vous m'empêchez d'être ridicule; je tâche aussi de me gouverner assez sagement pour n'incommoder personne. » Ce passage ne peut avoir deux sens : évidemment la pauvre mère est obligée

1. Madame de Sévigné et madame de Grignan donnaient en plaisantant le nom de *l'autre* à l'amour en l'opposant à l'amitié.

de défendre contre sa fille la violence de sa passion maternelle; elle espère ne pas être ridicule; elle tâche de ne pas importuner. Cependant madame de Grignan ne peut s'empêcher d'être sensible à un si grand amour : « Vous êtes donc persuadée que j'aime ma fille plus que les autres mères? » Cet amour, selon madame de Grignan, avait été pour sa mère un « préservatif », et madame de Sévigné entrait dans cette pensée en disant : « Il faudrait plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois », par allusion à la princesse de Tarente, qui lui avait envoyé un chien nommé Fidèle, nom « que ses amants n'avaient jamais mérité de porter ». Mais madame de Grignan, de son côté, avait été si infidèle dans sa passion pour le chocolat que sa mère feignait de craindre

pour elle-même : « Je ne sais si je ne dois pas trembler : puis-je espérer d'être plus aimable et plus parfaite? Il vous faisait battre le cœur : peut-on se vanter de quelque fortune pareille? Vous devriez me cacher ces sortes d'inconstances. »

On regrette d'avoir à dire que madame de Grignan plaisantait avec sa mère des exécutions de Bretagne : « Vous me parlez fort plaisamment de nos misères ; nous ne sommes plus si roués ;... la penderie me paraît maintenant un vrai rafraîchissement. » Cependant ces plaisanteries elles-mêmes étaient-elles bien des plaisanteries, et n'avaient-elles pas quelques dessous de cartes? « Ce que vous me dites de M. de Chaulnes est admirable. Il fut hier roué vif un homme qui confessa d'avoir eu

dessein de tuer le gouverneur : *pour celui-là, il méritait bien la mort.* » N'est-ce pas dire qu'il y en avait eu d'autres qui ne la méritaient pas? Qu'écrivait donc d'admirable madame de Grignan sur M. de Chaulnes? N'était-ce pas quelque comparaison avec la Provence, si paisible sous M. de Grignan? On aimerait à croire que cette ironie était affectée et cachait un blâme secret. N'y a-t-il pas quelque chose de semblable dans cette allusion aux affaires de Provence? « J'admire que vous ayez réussi à faire ce que vous voulez : c'est que vous êtes fort aimés. Nous sommes étonnés de voir qu'en quelque lieu du monde on puisse aimer un gouverneur [1]. » En Provence, les populations

1. Voir aussi, 11 décembre 1675 : « Vous jugez superficiellement de celui qui gouverne celle-ci,

étaient paisibles : c'était avec les autres autorités qu'on était à couteaux tirés. La municipalité d'Aix était, suivant madame de Grignan, « une caverne de larrons ». Mais elle aimait mieux la guerre que la paix. Elle était « pour la paix générale », c'est-à-dire pour la continuation de la guerre; mais « cette humeur guerrière » ne plaisait pas à Paris. On n'a jamais aimé en haut lieu les administrateurs de province qui vous font des affaires. Ces petites discordes paraissaient fastidieuses au ministre; aussi madame de Sévigné, avec son tact de Parisienne, avait soin de n'en rien dire à M. de Pomponne, *amico di pace e di reposo*. Quelquefois on n'avait pas de

quand vous croyez que vous feriez de même; non, vous ne feriez point comme il a fait; le service du roi même ne le voudrait pas. »

nouvelles à raconter : « Nous avons bien besoin, comme vous dites, de quelque événement, aux dépens de qui il appartiendra. » Quelquefois aussi les nouvelles étaient fausses : « Vous me dites des choses admirables : je les lis, je les admire, je les crois, et tout de suite vous me mandez qu'il n'y a rien de plus faux ». A défaut de nouvelles, vraies ou fausses, on disait des bagatelles. Madame de Sévigné avait reçu un petit chien de la princesse de Tarente, et elle avait un moment négligé sa chienne Marphise pour le nouveau venu. Madame de Grignan en plaisante avec sa mère et l'accuse d'avoir fait la coquette : « Ce que vous me dites sur Fidèle est fort plaisant et fort joli : c'est la vraie conduite d'une coquette que celle que j'ai eue. » Un trait plus vif et plus osé

était la comparaison des confesseurs et des amants : « Vous avez trouvé fort plaisamment d'où vient l'attachement qu'on a pour les confesseurs : c'est justement la raison qu'on a pour parler dix ans avec un amant, car, avec ces premiers, on est comme mademoiselle d'Aumale, on aime mieux dire du mal de soi que de n'en pas parler ».

Voici encore un résumé de lettre qui fait bien regretter l'original : « Ne vous retenez point quand votre plume veut parler de la Provence; ce sont mes affaires; mais ne la retenez en rien quand elle a la bride sur le cou; elle est comme l'Arioste : on aime ce qui finit et ce qui commence; le sujet que vous prenez console de celui que vous quittez et tout est agréable. Celui du froc aux orties que l'on jette tout doucement

pour plaire à Sa Sainteté et le reste est une chose à mourir de rire;... je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus plaisant : vous êtes plus gaie dans vos lettres que vous ne l'êtes ailleurs. » Madame de Grignan se plaignait d'être toujours accablée de société. Elle s'étonnait qu'on ne comprît point « qu'elle pût souhaiter d'être séparée de cette bonne compagnie ». Elle avait soif d'être seule. Elle racontait l'histoire d'une vieille veuve qui épousait un jeune homme; sur quoi madame de Sévigné répliquait : « C'est un grand bonheur de ne pas être coiffée de ces oisons-là : il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener ».

Le 17 janvier 1676, madame de Sévigné est atteinte de ce rhumatisme dont elle eut tant à souffrir pendant une année. Grâce aux distances, ce n'est

que dans sa lettre du 9 février que madame de Grignan annonce qu'elle a reçu la nouvelle et exprime ses inquiétudes. Représentons-nous cet effet cruel des distances, que nous ne connaissons plus. En quelques heures, on communiquerait aujourd'hui, par le télégraphe, des Rochers à Grignan; en deux jours, madame de Grignan serait venue retrouver sa mère. Mais alors les lettres elles-mêmes ne pouvaient donner aucune sécurité; car, tandis qu'elles faisaient le chemin, la maladie pouvait s'aggraver et prendre une terminaison fatale; ou bien on souffrait et on s'affligeait quand la maladie était guérie. Rappelons-nous ces douloureuses épreuves dont souffraient nos pères quand nous sommes tentés, par un raffinement esthétique, de mépriser les progrès

matériels de notre temps, et disons-nous que ces progrès sont aussi des progrès moraux, des progrès pour le cœur. Cependant, la maladie de madame de Sévigné s'était assez rapidement améliorée; elle s'alarme des inquiétudes de sa fille : « Nous craignons la lettre où vous allez faire de grands cris sur le mal que j'ai eu... Vos frayeurs commencent justement dans le temps qu'il n'y a plus de sujet d'en avoir. » La lettre arrive : « Voilà justement ce que nous avions prévu; je vois vos inquiétudes et vos tristes réflexions dans le temps que je suis guérie ». Nous avons vu que, pendant tout le temps de la maladie de sa mère, c'est le marquis de Sévigné qui tient la plume, tantôt écrivant sous sa dictée, tantôt la remplaçant, et que dans ce rôle de secrétaire, son caractère et

son esprit se montrent sous le jour le plus charmant.

Pendant que madame de Sévigné se rétablissait lentement aux Rochers, madame de Grignan avait, de son côté, ses épreuves et ses misères. Elle accouchait prématurément à huit mois, par suite d'une imprudence, et sa mère croyait tout d'abord que l'enfant était mort : « Quel dommage d'avoir perdu encore un pauvre petit garçon! » Le *frater*, comme on l'appelle, tire occasion de cet événement pour faire valoir sa propre sagesse, que d'ordinaire on n'estimait guère : « Pour moi, disait-il, je n'accouche pas à huit mois. » Cependant l'enfant n'était pas mort, et, pendant quelque temps, la mère et la fille se bercent de l'espoir de le conserver. Il s'agissait de savoir si l'enfant

était bien de huit mois. De là, entre ces dames, des questions, des supputations assez plaisantes : « Je n'ose espérer que vous vous soyez trompée; vous êtes plus infaillible que le pape. » — ... « Je me fie fort à vos supputations, et je trouve vos réponses fort plaisantes. » — « ... Je vous prie de compter les lunes pendant votre grossesse; si vous êtes accouchée un jour seulement sur la neuvième, le petit vivra. » — « Vous me marquez le 15 juin; nous avons supputé les lunes jusqu'au 11 février; il est de deux jours dans la neuvième : c'est assez. » A défaut de ces supputations plus ou moins complaisantes, on se consolait avec des contes de bonne femme. On disait à Aix qu'il n'y a rien de si commun que les enfants venus à huit mois. « La rareté des enfants de neuf mois m'a fait rire. » Malgré

toutes ces belles espérances, le pauvre enfant végéta pendant un an, et mourut à la fin de juin 1677. C'était le troisième enfant que perdait madame de Grignan.

A défaut des journaux et des gazettes, les lettres, à cette époque, donnaient les nouvelles du temps. Madame de Grignan envoyait celles du Midi; madame de Sévigné celles du Nord : « Nous avons été bien aises d'apprendre par vous les nouvelles de Messine; vous nous avez paru original [1] à cause du voisinage ». Mais quelles nouvelles que celles qui arrivaient huit jours après l'événement! « Que vous êtes plaisants, vous autres, de nous parler de Cambrai! Nous aurons pris encore une ville avant que vous sachiez la prise de Condé ». Madame de

1. C'est-à-dire, de source première, sachant les choses d'original. (Note de l'édition Regnier.)

Grignan, avec son esprit positif, aurait volontiers trouvé là un prétexte pour abréger la correspondance; mais sa mère lui répond : « Ne nous mettons point dans la tête de craindre les contretemps de nos raisonnements; c'est un mal que l'éloignement cause et à quoi il faut se résoudre; car, si nous voulions nous contraindre là-dessus, nous ne nous écririons plus rien. »

Le seul fils que madame de Grignan ait conservé, c'est le marquis de Grignan. Il est souvent question de lui dans la correspondance. La mère était inquiète de le voir trop timide et avait peur qu'il ne devînt poltron. Madame de Sévigné la tranquillisait sur ce point : « Je vous prie que sa timidité ne vous donne aucun chagrin... se sont des enfances;... ne vous impatientez point à cet égard ».

On craignait aussi pour sa taille, un côté du corps était plus fort que l'autre. Les instructions de madame de Sévigné sur ce point étaient très sages : « On vous conseille de lui donner des chausses pour voir plus clair à ses jambes... Il faut qu'il agisse et qu'il se dénoue. Il faut lui mettre un petit corps un peu dur qui lui tienne la taille. Ce serait une belle chose qu'il y eût un Grignan qui n'eût pas la taille belle! » Cependant la taille se remet, et la timidité commence à passer. « Vous me le représentez fort joli, fort aimable. Cette timidité vous faisait peur mal à propos ». On lui avait mis des chausses, et cela seul l'avait rendu brave : « Ils sont filles tant qu'ils ont une robe ». Sa mère se divertissait à commencer « sa petite éducation ». — « Vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête

homme. Vous lui faites un bien extrême de vous amuser à sa petite raison naissante : cette application à le cultiver lui vaudra beaucoup ». Madame de Grignan s'inquiétait encore de ne pas trouver son fils assez vif, assez spirituel; il avait plus de sens que d'esprit : « J'aimerais mieux, répond madame de Sévigné, son bon sens et sa droite raison que toute la vivacité de ceux qu'on admire à cet âge et qui sont des sots à vingt ans. Soyez contente du vôtre, ma fille, et menez-le doucement comme un cheval qui a la bouche délicate ».

Il était aussi question souvent des filles dans la correspondance. L'aînée venait d'être mise au couvent, où, suivant la tradition des familles nobles de ce temps-là, elle devait rester plus tard comme religieuse. Madame de Sévigné en avait

« le cœur serré ». Madame de Grignan paraît avoir eu plus de courage, quoiqu'elle-même ne craignît pas d'appeler le couvent « une prison ». L'enfant avait dissimulé « sa petite douleur ». La mère en avait probablement fait autant : « Vous avez un courage qui vous sert toujours dans les occasions ». L'enfant s'habitua assez vite à cette séparation; car madame de Sévigné écrit avec une admiration qui n'est pas sans quelque nuance de critique : « L'inhumanité que vous donnez à vos enfants est la chose la plus commode du monde. Voilà, Dieu merci, la petite qui ne songe plus ni à père ni à mère. » Tandis que l'aînée des filles, Marie-Blanche, était au couvent, la plus jeune, Pauline (plus tard madame de Simiane), était restée auprès de sa mère; c'était sur elle seulement que le

sentiment maternel de madame de Grignan trouvait à se répandre : elle s'en amusait. « Pauline me paraît digne d'être votre jouet ». Elle trouvait en elle sa ressemblance, sauf « un petit nez carré » qui lui venait de sa grand'mère. « Je trouve plaisant que les nez des Grignan n'aient voulu permettre que celui-là, et n'aient pas voulu entendre parler du vôtre ».

Au milieu de ces conversations de famille, la moraliste et la philosophe ne faisaient jamais défaut chez madame de Grignan, et madame de Sévigné admirait sa philosophie : « Les réflexions que vous faites sur les sacrifices que l'on fait à la raison sont fort justes et fort à propos dans l'état où nous sommes; il est bien vrai que le seul amour de Dieu peut nous rendre heureux en ce monde et en

l'autre. Il y a très longtemps qu'on le dit; mais vous y avez donné un tour qui m'a frappée ». La mort du maréchal de Rochefort, qui meurt à quarante ans au milieu des honneurs qu'il a désirés, suggérait à madame de Grignan des réflexions philosophiques sur « la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune. » Elle demandait à sa mère « si elle était dévote ». Elle-même était lasse, « non de la dévotion, mais de n'en point avoir ». A propos de M. de Rochefort, elle faisait remarquer « qu'il avait seulement oublié de souhaiter de ne pas mourir si tôt ». Elle n'aimait pas l'expression de Nicole, *le moi*. Elle trouvait avec Chapelain « une nuance de ridiculité dans cette expression ». Qu'eût-elle dit de l'usage que nous en faisons aujourd'hui? Elle parlait « des ridicules qui venaient

des défauts de l'âme », et madame de Sévigné n'entendait pas très bien ces paroles, mais elle les expliquait en disant qu'il « faut mettre au premier rang du bon ou du mauvais tout ce qui vient de ce côté-là; les sentiments du cœur me paraissent seuls dignes de considération ». La mort et la confession de la Brinvilliers étaient aussi un sujet de réflexions sérieuses exprimées sous une forme plaisante. Madame de Grignan ne voulait pas croire qu'elle pût aller en paradis : « Je crois que vous avez contentement. Sa vilaine âme doit être séparée des autres. » Elle trouvait « qu'assassiner était une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, à recevoir ses caresses et toutes ses douleurs, où elle ne répondait qu'en doublant la dose ».

Madame de Grignan mêlait à ses lettres des théories cartésiennes que madame de Sévigné n'entendait pas bien. Celle-ci chargeait Corbinelli de lui répondre : « Corbinelli vous répondra sur la grandeur de la lune et sur le goût amer ou doux. Il m'a contentée sur la lune, mais je n'entends pas bien le goût. Il dit que ce qui ne nous paraît pas doux est amer; je sais bien qu'il n'y a ni doux ni amer, mais je me sers de ce qu'on nomme doux et amer pour le faire entendre aux grossiers. » Madame de Grignan avait écrit à Corbinelli une lettre que sa mère trouvait « la plus agréable qu'on puisse voir ». Celle-ci promet de la montrer au Père Le Bossu, qui est son Malebranche, pour avoir son avis; mais Corbinelli assure que « madame de Grignan en sait plus

qu'eux tous ». Au milieu de toute cette philosophie, elle trouvait encore matière à rire et à faire rire sa mère : « Vous êtes la plus plaisante créature du monde avec votre sagesse et votre sérieux ; si vous vouliez prendre soin de ma tête, je serais immortelle. » Une des plus piquantes de ces anecdotes qui souvent nous échappent est celle que madame de Sévigné reproduit en ces termes : « Nous avons ri aux larmes de cette fille qui chanta tout haut dans l'église cette chanson gaillarde dont elle se confessait : rien au monde n'est plus nouveau ou plus plaisant. Je trouve qu'elle ne pouvait faire autrement; le confesseur la voulait entendre puisqu'il ne se contentait pas de l'aveu qu'elle lui en avait fait. Je vois le bonhomme pâmé de rire le premier de cette aventure. Nous vous

mandons souvent des folies, mais nous ne pouvons vous payer celle-là. »

Enfin, vers la fin de 1676, une grande question était débattue : celle d'un voyage à Paris; madame de Grignan était suspendue entre le oui et le non, et, en bonne cartésienne, elle écrivait que « l'incertitude ôte la liberté ». Elle disait qu'elle entend d'un côté une voix qui lui crie : « Ah ! ma mère! ma mère! » et de l'autre une voix qui la retient à Grignan. Et elle restait suspendue, « comme le tombeau de Mahomet ». Cependant le *oui* l'emporte; la résolution est prise, et madame de Grignan part pour Paris, où elle reste plusieurs mois. La correspondance s'arrête du 13 décembre 1676 jusqu'au 8 juin 1677. — Reposons-nous aussi, avec ces dames, et suspendons ici la première partie de ce travail.

SECONDE PARTIE

(1677 — 1694)

I

C'est le 6 juin 1677, après six mois de séjour à Paris, que la correspondance recommence entre madame de Sévigné et sa fille. La séparation, comme toujours, avait été cruelle. Madame de Grignan avait pleuré en quittant sa mère, ce qui était rare : « C'est une affaire pour vous ; pour moi, c'est mon tempérament. » Madame de Sévigné, sans sa fille, se trouvait « toute seule, toute nue ».

Mais un nouveau sujet de chagrin s'ajoutait à celui-là : l'inquiétude sur la santé de madame de Grignan : « Votre poitrine me tient fort au cœur [1]. » C'est le sujet de bien des plaintes. Elle craint que ce ne soit une grande fatigue pour sa fille d'écrire si souvent et si longuement : « Je me suis fâchée que vous m'ayez écrit une si grande lettre en arrivant à Melun. »

Le plus triste de ces séparations, c'est qu'elles étaient nécessaires, tant la vie commune était difficile. Les humeurs étaient si peu concordantes, que ces deux femmes, si attachées qu'elles fussent l'une à l'autre, ne pouvaient s'entendre que de loin. C'était un sujet de remords de part et d'autre : « Ne nous mettons plus dans

1. Elle dit ailleurs : « La bise de Grignan me fait mal à votre poitrine. » (29 décembre 1688.)

le cas, — disait madame de Sévigné, toute prête à s'accuser la première, — qu'on vienne nous faire l'abominable compliment de nous dire avec toute sorte d'agrément que, pour être fort bien, il ne faut nous revoir jamais. » La santé de madame de Grignan souffrait et de son tempérament contenu et des tendres importunités de sa mère : « Ah ! ma fille, nous étions d'une manière sur la fin qu'il fallait faire comme nous avons fait. Dieu nous montrait sa volonté par cette conduite ; mais il faut voir s'il ne veut pas bien que nous nous corrigions. Faisons nos réflexions, chacune de notre côté, afin que, quand il plaira à Dieu que nous nous retrouvions ensemble, nous ne retombions point dans de pareils inconvénients. »

Madame de Grignan, affranchie de la

contrainte qui pesait sur elle en présence de sa mère, avait éprouvé du soulagement pendant ce long voyage : « Il faut des remèdes extraordinaires aux personnes qui le sont; les médecins n'eussent jamais imaginé celui-là. » Madame de Grignan, de son côté, écrivait à Corbinelli et se plaignait à lui en riant des inquiétudes excessives de sa mère, qui, la troublant elle-même, rejaillissaient sur sa santé; elle eût voulu que celui-ci fît retomber sur sa mère une partie de ses propres torts. Mais ce sage ami lui répondait avec une rude franchise et se refusait à cette petite complicité : « Non, madame, je ne gronderai pas madame votre mère; elle n'a pas tort, et c'est vous qui l'avez. Où diable avez-vous vu qu'elle veuille que vous soyez aussi rondelette que madame de Castelnau? N'y

a-t-il pas de degré entre votre maigreur excessive et un pâton de graisse [1]?.. Est-ce ainsi qu'un prodige doit raisonner? Vous moquez-vous encore de mettre M. de Grignan aux prises avec madame de Sévigné! Vous me faites une représentation fort plaisante de la cascade de vos frayeurs, dont la réverbération vous tuait tous trois. Ce cercle est funeste, mais c'est vous qui le faites. Je suis mal content de vous; je ne vous trouve point juste : je suis honteux d'être votre maître. Si votre père Descartes le savait, il empêcherait votre âme d'être verte, et vous seriez bien honteuse qu'elle fût noire. »

Cependant, une fois loin de Paris, il semble que madame de Grignan se laissait

1. « Pâton se dit d'un petit oiseau bien gras. » (*Dictionnaire de Furetière*).

aller bien sincèrement au charme de sa mère; oubliant ces petites discordes, dont elle était à la fois la cause et la victime, elle jouissait alors de ce ravissant esprit qui se dépensait tout entier pour elle; elle se remettait à désirer d'être ensemble : « Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi, et de causer et de lire!... Il y a une personne qui me disait l'autre jour qu'avec toute la tendresse que vous avez pour moi, vous n'en faites pas le profit que vous pourriez en faire; mais c'est une folie que je vous dis là; et je ne voudrais être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur. »

Ce fut quelques jours après son retour que madame de Grignan perdit le pauvre enfant né avant terme dont nous avons

parlé plus haut. Cette perte, à laquelle on s'attendait, paraît avoir été supportée assez facilement par sa mère, qui n'avait pas affecté un excès de sensibilité. Aussi madame de Sévigné lui écrivait-elle : « Je ne sais où vous prenez cette dureté : je ne la trouve que pour vous; mais pour moi et pour tout ce que vous devez aimer, vous n'êtes que trop sensible; vous en êtes dévorée et consumée. » Doit-on croire que c'est ici la mère qui prête sa sensibilité à sa fille, ou ne serait-ce pas qu'elle la connaissait mieux qu'elle ne se connaissait elle-même, qu'elle la voyait souffrir d'une sensibilité au dedans qui ne sait point s'épancher et qui se dévore et se consume elle-même? On voit encore que les autres enfants ne souffrirent pas beaucoup de la perte de leur frère : « Je suis étonnée que le petit marquis et sa

sœur n'aient point été fâchés du petit frère; cherchons un peu où ils auraient pris ce cœur tranquille. » Madame de Grignan trouvait dans le christianisme une source de consolation : « Vous dites si bien : il faut faire l'honneur au christianisme de ne pas pleurer le bonheur de ces petits anges. »

Après la perte de cet enfant, madame de Grignan avait encore auprès d'elle, pour se consoler, son fils le marquis, et sa fille Pauline, plus tard madame de Simiane. Mais elle craignait dans son austérité de se laisser aller à l'amour maternel; elle semblait y voir une faiblesse; sa mère, au contraire, la rassurait et l'encourageait tendrement : « *Aimez, aimez Pauline;* donnez-vous cet amusement; ne vous martyrisez pas à vous ôter cette petite personne. Tâtez,

tâtez un peu de l'amour maternel. On le doit trouver assez joli quand c'est un choix du cœur. » Pendant que Pauline était auprès de sa mère, Marie-Blanche était au couvent; et sa mère n'était pas sans en souffrir quelque peu; car madame de Sévigné lui écrivait : « Vous m'attendrissez pour la petite; je la crois jolie comme un ange, vos filles d'Aix vous la gâteront entièrement; du jour qu'elle y sera, il faudra dire adieu à tous ses charmes. Ne pourriez-vous pas l'amener? Hélas! on n'a que sa pauvre vie en ce monde : pourquoi s'ôter ces petits plaisirs-là? »

La perte d'un petit enfant n'empêchait pas les contes un peu gaillards d'aller leur train. C'est à une histoire de ce genre racontée par madame de Grignan que sa mère fait allusion dans le passage

suivant : « Nous avons ri aux larmes, le bon abbé et moi, de l'histoire de la petite Madeleine. Vraiment, c'est bien à vous à dire que vous ne savez point narrer et que c'est mon affaire. Je vous dis que vous conduisez toute la dévotion de la petite Madeleine si plaisamment que ce conte ne doit rien à celui de cette hermitesse dont j'étais charmée. Je trouve que les hermites jouent de grands rôles en Provence. » Charles de Sévigné, prenant la plume après sa mère, s'égayait à son tour sur ce sujet : « Nous sommes tous fort édifiés de la dévotion de la petite Madeleine;... il n'est ferveur que de novice... Prenez garde où l'a jetée l'extrémité de son zèle. J'en souhaite autant à notre petite Marie; mais je voudrais bien qu'elle me prît pour son hermite. » On devine assez quel était le fond de

cette histoire plaisante; mais on aimerait à l'avoir d'original.

Pour se distraire, pendant son voyage, d'une longue traversée sur la Saône, madame de Grignan avait lu le traité du Père Le Bossu sur *le Poème épique*, mais elle n'en avait pas été charmée. Elle était peu sensible aux beautés épiques de l'antiquité. Dans la fameuse querelle, elle serait plutôt pour les modernes contre les anciens. Sa mère la renvoyait pour ce débat à Charles de Sévigné : « Mon fils vous répondra sur tout ce que vous dites du poème épique. Je crains qu'il ne soit de votre avis par le mépris que je lui ai vu pour Énée. Cependant, tous les grands esprits sont dans le goût de ces anciennetés. » Madame de Sévigné, en sa qualité d'ancienne précieuse, n'est pas loin de penser comme sa fille : « Je

crois, ma fille, que je serais fort de votre avis sur le poème épique : le *clinquant* du Tasse m'a charmée; je m'assure pourtant que vous vous accommoderez de Virgile. » Les héros d'Homère paraissaient grossiers à madame de Grignan et elle en parlait sans respect : « Vous nous les ridiculisez extrêmement. Nous trouvons, comme vous dites, qu'il y *a de la feuille qui chante* à ce mélange de dieux et des hommes. Cependant il faut respecter le Père Le Bossu. » — Elle lui dit encore : « Vous avez fait une rude campagne dans l'*Iliade*. » Cependant le marquis de Sévigné, malgré ce qu'avait prédit sa mère, était du parti des anciens et ne pardonnait pas l'hérésie de sa sœur : « Ne lisez point Virgile, lui écrivait-il ; je ne vous pardonnerais pas les injures que vous pourriez lui dire.

Cependant si vous pouviez vous faire expliquer le sixième livre, et le neuvième où est l'aventure de Nisus et d'Euryale, vous y trouveriez du plaisir. Turnus vous paraîtrait digne de votre amitié ; et je craindrais fort pour M. de Grignan si un pareil personnage venait aborder en Provence. Je vous souhaiterais du meilleur de mon cœur une telle aventure ; puisqu'il est écrit que vous devez avoir la tête tournée, il vaudrait mieux que ce fût de cette sorte que par *l'indéfectibilité de la matière et les négations non conversibles*. » Madame de Grignan, en effet, aimait mieux la philosophie que la poésie et, si elle avait la tête tournée, c'était de ce côté-là. Elle était tenue au courant par Corbinelli des discussions philosophiques qui avaient lieu à Commercy, chez le cardinal de Retz, et dont le prin-

cipal héros était dom Robert ou dom Desgabets [1], que madame de Grignan appelait « un éplucheur d'écrevisses ». Elle entendait par là un faiseur de difficultés. Madame de Sévigné la trouvait bien indulgente : « Seigneur Dieu ! s'il introduisait tout ce que vous dites : *plus de jugement dernier*; *Dieu auteur du bien et du mal*; *plus de crime! appelleriez-vous cela éplucher des écrevisses?* »

Dans les lettres suivantes, nous avons la bonne fortune de trouver des paroles textuelles de madame de Grignan, qui peuvent nous donner quelque idée de son style : « Je reprends, ma fille, les derniers mots de votre lettre; ils sont assommants : vous ne sauriez plus rien faire de mal, car vous ne m'avez plus;

1. Voyez Victor Cousin, *Fragments de philosophie moderne. Le Cardinal de Retz cartésien.*

j'étais le désordre de votre esprit, de votre santé, de votre maison ; je ne vaux rien du tout pour vous. » Dans la même lettre, madame de Sévigné cite encore ces paroles de sa fille qui témoignent d'un bien grand désenchantement de la vie : « Quand la vie et les arrangements sont tournés d'une certaine façon, qu'elle passe donc cette vie, tant qu'elle voudra et même le plus vite qu'elle pourra. » En lisant de telles paroles, d'un ton si différent de celles de madame de Sévigné comment ne pas regretter une correspondance qui nous eût fait connaître à vif une personne si originale et qui écrivait d'une manière si mâle et si hardie ! Citons encore une autre parole de madame de Grignan qui mérite d'être retenue. Elle disait que l'amitié se montre surtout dans les petites choses ;

dans les grandes, l'amour-propre a trop de part; et « l'intérêt de la tendresse est noyé dans celui de l'orgueil ». Nous avons bien ici le texte même de madame de Grignan; car madame de Sévigné ajoute : « Voilà une pensée! »

La séparation de madame de Sévigné et de sa fille ne fut pas cette fois de longue durée. Partie de Paris au mois de juin 1677, elle y retourne en octobre et y passe deux ans entiers. Ce long séjour fut malheureusement comme le précédent, semé de nuages et d'orages; et aussi, comme par le passé, une fois séparée de sa mère, madame de Grignan se repentait et se faisait mille reproches amers de n'avoir pas su jouir comme elle l'aurait dû de ce temps de vie commune. On finit par être touché de ces plaintes, qui paraissent avoir été sincères

et qui sont le retour d'une humeur qui n'avait pu se changer et se maîtriser : « Je n'ai pu voir tout ce que vous me dites de vos réflexions et de votre repentir sur mon sujet sans fondre en larmes. Ah! ma très chère! que voulez-vous dire de pénitence et de pardon? »

Le mal était toujours le caractère contenu et intérieur de madame de Grignan, qui ne savait ou ne pouvait s'épancher : « Si votre cœur était un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste. Parlez, éclaircissez-nous; on ne devine point... On se trouve toujours bien d'avoir de la sincérité. » Il y avait donc eu des picotements de la fille à la mère; car celle-ci lui demande « de réparer les petites injustices qu'elle lui avait faites ». Mais, quels que pussent être ces torts, madame de Grignan les avouait et s'en confessait

avec humilité et tendresse : « Ne me dites plus que je vous regrette sans sujet : où prenez-vous que je n'en aie pas tous les sujets du monde?... Soyez bien assurée que mon amitié, que vous appelez *votre bien* ne vous peut jamais manquer. » Bien loin de triompher de ce retour de sa fille madame de Sévigné essayait au contraire d'adoucir ce qu'il pouvait avoir d'amer, en feignant d'avoir tout oublié : « Je ne me souviens plus de tout ce qui m'avait paru des marques d'éloignement et d'indifférence;... il me semble que cela ne vient pas de vous, et je prends toutes vos tendresses, et dites et écrites, pour le véritable fond de votre cœur pour moi. » Madame de Grignan remerciait sa mère du « retour » de son cœur. « Que veut dire *retour?* Mon cœur n'a jamais été détourné de vous. Je voyais des froi-

deurs sans pouvoir les comprendre, non plus que celles que vous aviez pour ce pauvre Corbinelli. » Madame de Sévigné n'était pas, en effet, la seule victime de l'humeur de sa fille ; celle-ci martyrisait aussi son pauvre maître de philosophie : « C'était une sorte d'injustice dont j'étais si bien instruite et que je voyais tous les jours si clairement qu'elle me faisait pétiller. Bon Dieu ! combien était-il digne du contraire ! »

Un autre sujet de conversation plus agréable entre les deux dames était la petite Pauline, que madame de Grignan gardait auprès d'elle, et pour laquelle elle prenait un goût de plus en plus vif. Elle y voyait l'image de sa mère : « Je suis ravie, disait celle-ci, qu'elle vous fasse souvenir de moi ; vous me la dépeignez charmante, et je crois tout ce que

vous m'en dites. » Pauline était demeurée au couvent pendant le temps que sa mère avait passé à Paris. Madame de Sévigné, qui n'aimait pas les couvents, se félicitait qu'elle n'y eût pas été gâtée. « Je suis étonnée qu'elle ne soit pas devenue sotte et ricaneuse dans ce couvent. Ah! que vous avez bien fait, ma fille, de la prendre! » Madame de Grignan, moins sévère qu'on ne l'aurait pu croire, ne craignait pas d'encourager ou du moins d'abandonner à lui-même le petit amour-propre de Pauline, et sa mère approuvait cette conduite : « Vous avez raison de supprimer la modestie de Pauline; elle serait usée à quinze ans; une modestie prématurée et déplacée pourrait faire de méchants effets. » Pauline écrit à sa grand'mère; et déjà celle-ci parle « de son style ». C'est un don de

famille [1]. Madame de Grignan ne jouissait qu'avec quelques remords des plaisirs de la maternité. Elle racontait à sa mère et ses plaisirs et ses scrupules. Celle-ci la rassurait et la louait fort de jouer avec ses enfants. Voici un charmant tableau qui nous revient par ricochet : « Que vous avez bien fait de fourrer dans votre litière tous vos petits enfants! La jolie petite compagnie! Ne vous ôtez point toutes ces petites consolations. »

Il était si souvent question de la santé dans ces lettres qu'il est inutile d'insister sur ce sujet : ce serait toujours la même chose. Disons seulement que madame de Grignan se félicitait en quelque sorte de

1. Nous avons des lettres de Pauline (madame de Simiane). Elles sont bien inférieures à celles de sa grand'mère et probablement aussi à celles de sa mère. Elles sont naturelles et sensées, mais froides et sans le moindre agrément.

ses maux, parce qu'ils occupaient assez sa mère pour lui faire oublier le chagrin de la séparation : « Votre poitrine est comme des morailles [1] qui m'empêchent de sentir le mal de ne vous avoir plus : je tiens de vous cette comparaison. » La poitrine allant mieux, madame de Grignan disait à sa mère « qu'elle n'avait qu'à rire, puisqu'elle n'avait plus que l'absence à soutenir ». La préoccupation de sa santé avait conduit madame de Grignan à l'étude de la médecine, et sa mère la félicitait de ce singulier goût : « Je suis persuadée qu'avec cette intelligence et cette facilité d'apprendre que Dieu vous a donnée, vous en saurez plus que les médecins; il vous manquera

1. Espèce de tenailles que les maréchaux mettent au nez ou à la lèvre des chevaux. (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694.)

quelque expérience; et vous ne tuerez pas impunément comme eux; mais je me fierais plutôt à vous qu'à eux... Apprenez, apprenez; il ne vous faudra point d'autre licence que de mettre une robe comme dans la comédie. » Madame de Grignan, comme toutes les personnes qui se piquent de médecine, raisonnait sur son état : « Vous parlez de votre mal avec une capacité qui m'étonne ». Elle souffrait à la fois du vent du nord et du vent du midi, qui sont les deux fléaux de la Provence. Elle écrivait à sa mère : « La délicatesse de ma poitrine égale nos âges. »

Quelque chrétienne que fût madame de Sévigné, elle avait une dévotion éclairée et élevée; et cette dévotion s'entendait avec la philosophie de madame de Grignan pour rejeter les sottes super-

stitions. Celle-ci lui avait décrit avec dégoût un dîner de trappistes. Elle lui répond : « Le dîner que vous me dépeignez est horrible; je ne comprends pas cette sorte de mortification, c'est une juiverie, et la chose du monde la plus malsaine. » Elles avaient cependant l'une et l'autre des remords sur la tiédeur de leur dévotion; et madame de Grignan exprimait à sa mère sur ce sujet des pensées que celle-ci lui renvoyait en ces termes : « Je vous admire sur tout ce que vous dites de la dévotion. Eh! mon Dieu! il est vrai que nous sommes des Tantales : nous avons l'eau tout auprès de nos lèvres; nous ne saurions boire. Un cœur de glace, un esprit éclairé; c'est cela même [1]. » Ces derniers traits

1. Ces derniers mots sont dans l'édition de 1754.

semblent bien être de madame de Grignan, puisque sa mère ajoute : « C'est cela même ». Ces traits d'ailleurs désignent bien plus la dévotion de la fille que celle de la mère : celle-ci pouvait avoir en religion un cœur tiède, mais non un cœur de glace. La fille, au contraire, paraît n'avoir jamais vu dans la religion que le dogme et la pratique ; la pensée et la politique constituaient sa religion ; mais le cœur n'y était pour rien. Aussi n'aimait-elle pas en parler : « Je parlerais longtemps là-dessus, lui écrit sa mère, et j'en eusse été ravie quand nous étions ensemble ; mais *vous coupiez court*, et je reprenais tout aussitôt le silence. » Ainsi, ce n'étaient pas seulement des expansions indiscrètes et excessives qui glaçaient madame de Grignan ; c'était la conversa-

tion elle-même quand elle touchait aux choses élevées et délicates. L'abondance de sa mère paraît lui avoir été pénible. C'est là un trait de caractère qui lui fait peu d'honneur et qui nous la rend peu agréable. Peut-être aussi était-ce la gêne où elle était en face d'elle-même en matière religieuse qui lui faisait éviter ces sujets. On n'a jamais su, peut-être n'a-t-elle jamais su ce qu'elle en pensait véritablement.

Citons bien vite quelques mots tendres et aimables pour compenser cette sécheresse. Madame de Grignan demandait à sa mère de lui faire cadeau d'une écritoire qu'elle aimait beaucoup : « Vraiment oui, je vous la donne, cette écritoire... Vous me ravissez *en priant absolument* de vous la donner : je ne crois pas que ces deux mots se soient jamais

trouvés ensemble. » Elle avait reçu la visite de deux conseillers bourguignons, dont le pays lui avait rappelé sa mère. « Vous avez donc fait quelque réflexion au pays de ces deux conseillers bourguignons : *c'est le pays de ma mère.* » Nous avons vu déjà que madame de Grignan n'aimait pas la vie, et elle exprimait à sa mère le désir de ne point lui survivre. Madame de Sévigné était profondément touchée de ce vœu triste et tendre : « Si j'avais un cœur de cristal où vous puissiez voir la douleur qui m'a pénétrée, vous connaîtriez avec quelle vérité je souhaite que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature. » A ces traits vifs sortis du cœur se mêlaient toujours çà et là quelques réflexions philosophiques. Le jeu que madame de Grignan aimait le mieux, parce qu'il

convenait à son génie froid et calculateur, était le jeu des échecs : il lui fournissait matière à réflexions : « Vous me dites sur les échecs ce que j'ai souvent pensé; je ne trouve rien qui rabaisse tant l'orgueil; ce jeu fait sentir la misère et les bornes de l'esprit. » Le temps qui coule était aussi l'un des objets les plus habituels de pensées mélancoliques; elle disait : « Il est quelquefois aussi bon de le laisser passer que de le vouloir retenir ». Voici encore une autre pensée, qui est devenue plus tard le motif du *Diable boiteux* de Le Sage : « Ce que vous m'avez mandé de ce monde, qui paraîtrait un autre monde si on voyait le dessous des cartes de toutes les maisons, me paraît une bien plaisante et bien véritable chose. »

II

Vers le mois de mai 1680, madame de Sévigné part pour les Rochers, et sa fille se plaint vivement et spirituellement de ce surcroît de distance qui les sépare. Sa mère ne fait que la répéter : « Il me semble que je vous ai mandé tout ce que vous me dites sur la furie de ce nouvel éloignement : faut-il que nous ne soyons pas encore assez loin et qu'après mûre délibération, nous y mettions encore cent lieues volontairement? Je vous renvoie quasi votre lettre; c'est que vous avez

si bien tourné ma pensée que je prends plaisir à la répéter ». Néanmoins, avec sa philosophie à la La Rochefoucauld, madame de Grignan ajoutait qu'il y avait à tout des consolations : « Vous me dites fort plaisamment qu'il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, qu'il saura bien trouver ses petites consolations et que c'est sa fantaisie d'être content. »

Ailleurs elle avait déjà soutenu « qu'il n'y a pas d'absence », voulant dire sans doute que des âmes qui sont pleines l'une de l'autre n'ont pas besoin d'être réunies en un point de l'espace et qu'elles ne sont jamais réellement absentes l'une pour l'autre. Mais madame de Sévigné ne goûtait pas cette philosophie idéaliste : « Comment appelez-vous ce que l'on sent quand la présence est si chère?

Il faut par nécessité que le contraire soit bien amer. »

Quelque magnifique que fût la vie des grands seigneurs d'autrefois, elle était, au fond, assez misérable par la disproportion des ressources et des dépenses. Pendant l'hiver, M. et madame de Grignan étaient obligés de vivre à Aix, qui était la capitale de leur gouvernement, et ils y faisaient des dépenses royales; après l'hiver, il fallait revenir à leur château pour faire des économies. Madame de Grignan disait qu'elle aurait eu besoin « que l'année n'eût que six mois ». Madame de Sévigné n'aimait guère ce système. Elle trouvait que ce grand train était plutôt nuisible qu'utile au crédit de M. de Grignan : « Si cela servait la fortune de quelqu'un de votre famille, je le souffrirais; mais vous

pouvez compter qu'en ce pays-ci (à la cour), vous serez trop heureuse si cela ne vous nuit pas. L'intendant ne parle que de votre magnificence, de votre grand air, de vos grands repas. Madame de Vins (la fille de Pomponne) en est tout étonnée, et c'est pour avoir cette louange que vous auriez besoin que l'année n'eût que six mois. Cette pensée est dure de songer que tout est sec pour vous jusqu'au mois de janvier. » Ainsi cette magnificence qui ruinait madame de Grignan nuisait presque à son crédit, car on savait que sa fortune n'était pas en proportion. Elle n'y trouvait même pas l'avantage de s'y amuser et d'en tirer du plaisir; car c'était une fatigue pour elle, et elle se retirait dans sa chambre pendant que ses hôtes s'amusaient à ses frais. Elle regrettait un peu

ces dépenses quand elles étaient faites, aurait voulu être restée à Paris, et, dans son injustice, faisait retomber le tort de son départ sur tout le monde, et même sur sa mère : « Je voudrais bien que vous ne me missiez pas dans le nombre de ceux que vous trouvez qui souhaitaient votre départ ». Malgré ces dépenses excessives, on se plaignait encore à Aix « de la frugalité du régal ». Même la vie à Grignan n'était qu'une économie relative : « Vous savez bien que, quand nous étions seuls, nous étions cent dans votre château. » Mais madame de Grignan ne voulait pas croire que « le nombre ôtât la douceur et le soulagement du bon marché ». Elle était un peu piquée des réflexions maternelles; elle expliquait longuement la nécessité de toutes ces profusions, et sa mère

s'excusait en répondant : « Je me suis dit tout ce que vous me dites; mais on vous en parle pour entendre vos raisons. »

Ainsi, madame de Grignan, malgré sa grandeur ou à cause d'elle, passait sa vie dans les soucis, et elle les approfondissait encore par la réflexion : « Vos rêveries ne sont jamais agréables; vous vous les imprimez plus fort qu'une autre. » Elle ne trouvait même pas beaucoup de distraction dans la lecture, car elle n'aimait pas les lectures frivoles et divertissantes; elle n'aimait que les pensées sérieuses, qui contribuaient à l'attrister : « Vos lectures sont trop épaisses, lui écrit sa mère; vous vous ennuyez des histoires et de tout ce qui n'applique pas. C'est un malheur d'être si solide et d'avoir tant d'esprit. » Sur

ce mot, madame de Sévigné craint que sa fille ne s'effarouche et ne le prenne à mal ; elle se hâte de l'expliquer dans la lettre écrite le lendemain : « Vous croyez peut-être sur ce que je vous ai dit que vous aviez trop d'esprit, que je vais disant une sottise, dont vous m'accusâtes à Paris, qui est d'assurer comme une buse que ma fille est malade parce qu'elle a trop d'esprit. Je ne dis vraiment pas de ces fadaises-là. » On voit à quel point madame de Sévigné a peur des petites susceptibilités de sa fille, celle-ci étant toujours prête à se raidir et à repartir. Cette injustice allait quelquefois jusqu'à faire des reproches à sa mère de la froideur de son attachement. C'est ainsi qu'à propos du surcroît de distance que le séjour des Rochers mettait entre elles, elle trouvait que sa mère

« n'était pas assez touchée de cet éloignement ». Celle-ci s'étonnait avec raison d'un si singulier reproche. Peut-être venait-il d'un besoin subit de tendresse, car, en même temps, sa fille la priait « de l'aimer toujours davantage, et toujours davantage ».

On sait que la religion de madame de Grignan n'était pas la même que celle de sa mère. Celle-ci était, au fond, très janséniste et presque prédestinatienne, tant elle faisait la part grande à la volonté de la Providence. Madame de Grignan trouvait qu'on exagérait en ce sens et se plaignait de l'abus que l'on fait de l'intervention de Dieu dans les affaires humaines : « Vous dites que c'est pour se prendre à Dieu de tout. Lisez, lisez ce traité que je vous ai marqué, et vous verrez que c'est à lui, en effet, qu'i

faut s'en prendre. » Sans doute, madame de Grignan, avec son esprit philosophique et un peu profane, voulait qu'on réservât les causes secondes; mais c'était là, pour sa mère, une pensée mondaine et trop peu religieuse : « On s'en tient ordinairement aux pauvres petites causes secondes, et l'on souffre avec impatience ce qu'on devrait recevoir avec soumission. » On devine que madame de Grignan n'aimait pas à s'expliquer sur ces questions; elle les éludait comme touchant « à des mystères inconcevables ». C'est ce qu'il est permis de conjecturer du passage suivant : « Je ne vous obligerai plus de répondre sur cette divine Providence, que j'adore et que je crois qui fait et ordonne tout : je suis assurée que vous n'oseriez traiter cette opinion de mystère inconcevable avec votre *père*

Descartes; ce serait que Dieu eût fait le monde sans régler tout ce qui s'y fait, qui serait une chose inconcevable. » Dans le fond, madame de Grignan était pélagienne; elle défendait le libre arbitre contre les excès jansénistes de madame de Sévigné. « Madame de la Sablière, répondait celle-ci, fait un bon usage de son libre arbitre; mais n'est-ce pas Dieu qui la fait vouloir? N'est-ce pas Dieu qui a tourné son cœur? Si c'est là ce que vous appelez libre arbitre, ah! je le veux bien. Nous reprendrons saint Augustin... Il appelle notre libre arbitre une délivrance et une facilité d'aimer Dieu, parce que nous ne sommes pas sous l'empire du démon et que nous sommes élus de toute éternité. »

A cette philosophie augustinienne madame de Grignan opposait une philo-

sophie stoïcienne : « Vous savez le dessous des cartes ; vous êtes bien plus sage, vous, ma fille, qui tâchez de trouver bon ce que vous avez et de gâter ce que vous n'avez pas. Vous vous dites que tous les biens apparents des autres sont mauvais ; vous les regardez par la facette la plus désagréable : vous tâchez à ne pas mettre votre félicité dans ce qui ne dépend pas de vous. » Ce haut détachement stoïcien ne paraît pas avoir été fondé sur l'attente de la vie future, car sa mère lui écrit : « L'éternité me frappe un peu plus que vous » ; mais elle ajoute aussitôt : « C'est que j'en suis plus près ». Malgré sa résistance à la doctrine janséniste, madame de Grignan s'était cependant mise à lire saint Paul et saint Augustin : « Vous lisez donc saint Paul et saint Augustin ! Voilà les bons ouvriers ». Sa mère saisit

l'occasion pour lui prêcher le plus pur de la doctrine janséniste; puis elle s'arrête, craignant de la blesser : « Je hais mortellement à vous parler de tout cela : pourquoi m'en parlez-vous? » Et elle ajoute : « Je vous parlerai une autre fois de votre hérésie. »

De quelle hérésie s'agissait-il donc? De rien moins que de l'inutilité du baptême. On voit à quel point madame de Grignan était pélagienne : Jésus-Christ étant mort pour sauver les hommes, pourquoi cette mort ne suffit-elle pas? Madame de Sévigné répondait : « Non, ma fille, quand vous en devriez désespérer, la mort de Jésus-Christ ne suffit pas sans le baptême : il le faut d'eau ou de sang;... rien du vieil homme n'entrera dans le ciel que par la régénération de Jésus-Christ. » On devine pour-

quoi madame de Grignan « coupait court » sur ces matières : c'est qu'elle sentait en elle un fonds de résistance et de libre pensée dont nous ne pouvons pas et dont elle ne pouvait pas elle-même sonder la profondeur, mais qui éclatait malgré elle de temps en temps. Cet esprit de libre pensée paraît d'ailleurs avoir été en s'accusant de plus en plus. N'y a-t-il pas du Voltaire dans cette allusion que madame de Sévigné renvoie à sa fille : « Vous dites que vous ne parlez de la Providence que quand vous avez mal à la poitrine ». Sa mère la rappelait à de meilleurs sentiments qu'elle avait eus l'année précédente : « *Pourquoi ne dites-vous plus*, *comme l'année passée*, que nos craintes, nos raisonnements, nos décisions, nos conclusions, nos volontés, nos désirs ne sont que les

exécuteurs de la volonté de Dieu?... Je vous assure qu'il n'y a aucune expérience de physique qui soit plus amusante que l'examen et la suite et la diversité de tous nos sentiments. Ainsi vous voyez bien que *Dieu le veut* peut être paraphrasé de mille manières. » Ce n'était pas seulement par philosophie que madame de Grignan n'aimait pas à s'expliquer sur le jansénisme, c'était encore par politique; sa mère le sentait bien, et lui disait : « Je vous admire, en vérité, d'être deux heures avec un jésuite sans disputer; il faut que vous ayez une belle patience pour lui entendre dire ses fades et fausses maximes. Je vous assure que, *quoique vous m'ayez souvent repoussée politiquement sur ce sujet*, je n'ai jamais cru que vous fussiez d'un autre sentiment que moi, et j'étais quelquefois un

peu mortifiée *qu'il me fût comme défendu de causer avec vous* sur une matière que j'aime, sachant bien qu'au fond de votre âme, vous étiez dans les bonnes et droites opinions... Puisque vous lisez les Épîtres de saint Paul, vous puisez à la source, et je ne veux pas dire davantage. »

Nous avons déjà cité quelques-uns des traits mordants et acérés qui échappent à madame de Grignan et qui sont d'une tout autre touche que les petites méchancetés enjouées de madame de Sévigné. Voici encore un trait de ce genre que celle-ci reproduit littéralement : « Vous m'avez réjouie en me parlant de ces carmélites dont les trois vœux se sont changés en trois choses tout à fait convenables à des filles de sainte Thérèse : *l'intérêt, l'orgueil et la haine*. » Madame de Sévigné n'a pas de ces duretés cruelles ;

elle les admire dans sa fille, mais elle ne les trouverait pas d'elle-même. Voici un autre mot, vraiment éloquent, mais qui, cette fois, aurait pu être de madame de Sévigné, car on en trouve souvent de semblables chez elle : « Mon Dieu ! que vous dites bien sur la mort de M. de la Rochefoucauld et de tous les autres. *On serre la file, il n'y paraît plus.* » Ailleurs, ce sont des traits de gaieté dont nous ne comprenons pas très bien le sens : « La comparaison de Carthage [1] et de votre chambre est tout à fait juste et belle ; elle saute aux yeux. J'aime ces sortes de folies. » Peut-être est-ce une pensée de sa fille qu'elle lui renvoie en ces termes : *Ce que tu vois de l'homme*

1. Il s'agit de la chambre de madame de Grignan à l'hôtel Carnavalet. Madame de Grignan avait fait probablement allusion au *Pendent opera interrupta* de Virgile.

n'est pas l'homme[1], car elle ajoute aussitôt : « Si j'avais quelqu'un à m'aider à philosopher, je pense que je deviendrais une de vos écolières. » Madame de Grignan lisait des livres un peu surannés, que le goût vif et pur de madame de Sévigné n'aimait guère : « Je ne prendrai pas votre père Sénaut[2]. Où allez-vous chercher cet obscur galimatias? » Madame de Grignan aimait à citer ou à refaire des maximes de La Rochefoucauld. Celui-ci avait dit : « Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison ». La comtesse retournait la proposition et disait : « Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force », et sa mère trouvait qu'elle disait cent fois mieux que La Rochefoucauld.

1. Ces mots sont en italiques.
2. Auteur d'un traité estimé sur *l'Usage des passions*.

Une autre maxime fine et délicate est celle-ci : « Il est plus poli d'admirer que de louer ». Encore quelques paroles textuelles, d'un tour vif et mordant. A propos de la question de la régale, où le clergé de France prenait parti pour le roi contre le pape, c'est-à-dire contre lui-même, madame de Grignan le comparait à la femme de Sganarelle, dans *le Médecin malgré lui* : « De quoi vous mêlez-vous, saint-père? Nous voulons être battue! » Et à propos de la même querelle, où les évêques étaient divisés, elle remarquait que ceux-ci « se disaient autant de vérités que d'injures ».

Madame de Grignan, comme toutes les personnes dont l'amour-propre est très fier, aimait à se diminuer et à se rabattre elle-même pour ne pas être rabattue par autrui. Cette humilité voulue nous vaut,

de la part de sa mère, un portrait d'elle, flatté sans doute, mais dont les traits essentiels paraissent vrais : « A quoi en avez-vous, ma bonne, de dire pis que pendre de votre esprit si beau et si bon? Y a-t-il quelqu'un au monde qui soit plus éclairé et plus pénétré de la raison et de vos devoirs ? Et vous vous moquez de moi, vous savez bien que vous êtes au-dessus des autres; vous avez de la tête, du jugement, du discernement, de l'incertitude à force de lumières, de l'habileté, de l'insinuation, des desseins quand vous voulez, de la prudence, de la conduite, de la fermeté, de la présence d'esprit, de l'éloquence et le don de vous faire aimer quand il vous plaît et quelquefois plus et beaucoup plus que vous ne voudriez; pour tout dire, en un mot, vous avez du fond pour être tout ce que vous voudrez. »

Tous ces traits accumulés répondent très bien à l'idée que l'on se fait de la grande dame, femme de tête, habile aux affaires, propre au gouvernement, connaissant les hommes et sachant user avec eux d'insinuation et d'adresse, un peu irrésolue par l'abondance des idées ; mais, après tout, ayant toujours une conduite ferme et suivie. Ajoutez-y le revers de la médaille : peu de tendresse, si ce n'est par élans subits ; point de grâce, de l'esprit par saillies, mais une certaine sécheresse ; peu de religion, une philosophie froide et raisonneuse ; dépensière et magnifique, et en cela seulement entraînée par la passion plus que par la raison, mais la passion de la grandeur plus que de la jouissance ; au résumé, une femme de haut mérite, mais non pas égale à sa mère, car celle-ci a poussé jusqu'au génie

les qualités propres à la femme et a pu les répandre en abondance dans une œuvre de femme, tandis que madame de Grignan, pour donner sa mesure, aurait dû avoir un plus vaste théâtre et être appelée comme madame de Maintenon ou la princesse des Ursins, au maniement des grandes affaires, au gouvernement d'un État.

C'est probablement la disproportion de ses facultés et de son rôle qui la troublait et l'attristait. La correspondance, qui était le tout pour sa mère, n'était pour elle qu'un accessoire et peut-être un poids. Aussi revenait-elle sans cesse sur la pauvreté et la médiocrité de ses lettres; elle les trouvait « insipides et sottes ». Sa mère lui répond : « Voilà deux mots qui n'ont jamais été faits pour vous. Vous n'avez qu'à penser et à dire :

Tout est nouveau, tout est brillant, et d'un tour noble et agréable ». Tout en dépréciant ses propres lettres, elle avait des traits mordants pour caractériser celles des autres. Par exemple, elle disait que, dans les lettres de la princesse de Vaudemont, « tout était Brébeuf », c'est-à-dire déclamatoire et emphatique, bien que la personne ne le fût pas : « Ah! que la vision de Brébeuf est plaisante! C'est justement cela : Tout est Brébeuf! Cette application frappe l'imagination; elle est juste et digne de vous. Il est vrai qu'il y a des gens dont le style est si différent qu'on ne les saurait reconnaître. »

Madame de Grignan annonce à sa mère qu'elle viendra bientôt à Paris : c'est un grand sujet de joie; mais elle aimait à gâter ses joies, et, avant d'en

jouir, elle en voyait la fin. La marquise lui reproche cet excès de philosophie : « Vous êtes si philosophe, ma très chère enfant, qu'il n'y a pas moyen de se réjouir avec vous ; vous anticipez sur vos espérances et vous passez par-dessus la possession de ce qu'on désire pour y voir la séparation ».

Il semble même que madame de Grignan se fît un système de mêler à ses plaisirs des réflexions sérieuses « sur le mensonge éternel de nos projets ». Elle appelait cela « se laisser obscurcir », dans la crainte d'un accident imprévu, « si la joie était toute pure et brillante ».

Cette tournure d'esprit, qui rendait madame de Grignan mécontente des choses, contribuait sans doute à la rendre aussi, comme nous l'avons vu,

mécontente d'elle-même. Elle se voyait en noir et se jugeait sévèrement par excès d'idéal : « Vous êtes bien injuste dans le jugement que vous faites de vous ; vous dites que, d'abord on vous croit assez aimable, et qu'en vous connaissant davantage on ne vous aime plus; c'est précisément le contraire. D'abord, on vous craint; vous avez un air assez dédaigneux, on n'espère point être de vos amis ; quand on vous connaît, on vous adore et on s'attache entièrement à vous; si quelqu'un paraît vous quitter, c'est parce qu'on vous aime et qu'on est au désespoir de ne pas être aimé autant qu'on voudrait ». Dans le fait, y a-t-il un vrai désaccord entre ce portrait et celui que madame de Grignan faisait d'elle-même? Il nous semble que non. Ce charme qu'on trouvait d'abord dans son amitié, et ce

refroidissement qui venait ensuite, parce qu'on n'était pas assez aimé, n'est-ce pas là, précisément, ce que disait la fière comtesse lorsqu'elle avouait que d'abord on la trouvait assez aimable, et qu'ensuite on ne l'aimait plus? Il est vrai que madame de Sévigné ajoutait un nouveau trait : c'est que ce n'était pas tout d'abord que l'on trouvait sa fille aimable ; son abord était plutôt dédaigneux. Ainsi, elle commençait par la froideur : quand on avait brisé cette première glace, on trouvait un fond qui faisait désirer d'entrer dans son amitié, c'est le moment où elle était aimable; mais si l'on voulait aller plus avant on rencontrait une nouvelle barrière de glace semblable à la première, et on se retirait. En un mot, malgré son esprit, malgré sa beauté, malgré la force de son caractère, il y

avait en elle un froid qui éloignait la sympathie. Elle le savait, elle en souffrait, et elle le disait avec cette clairvoyance que donne la supériorité de l'esprit.

A propos de ces refroidissements qui se produisent de temps en temps et quelquefois pour toujours dans les affections, madame de Grignan disait que l'amitié était un *vieux carrosse* où il y a toujours quelque chose à refaire. Madame de Sévigné exprimait son étonnement de cette pensée : « Je croyais tout le contraire, et que ce fût pour *l'autre* (l'amour) que ces dégingandements fussent réservés. » Ces plaintes de madame de Grignan sur les relâchements de l'amitié pouvaient se rapporter soit à sa dame de compagnie Mongobert, soit à un voisin et ami, M. de Lagarde. Pour la première, nombre de lettres sont rem-

plies d'allusions à ses jalousies et à ses froideurs. Madame de Sévigné, indulgente et voyant dans les cœurs, attribuait ces petites sécheresses à un excès d'attachement qui ne se trouvait pas satisfait. Elle conseillait d'aller droit à la source du mal par une explication franche et cordiale. Madame de Grignan y répugnait, toujours par la même cause, le défaut d'expansion. Il semble cependant que cette explication ait eu lieu et qu'elle ait eu le résultat que madame de Sévigné avait prédit, car elle écrit : « Que dites-vous, ma chère enfant, de l'esprit de Mongobert? ou plutôt de son cœur? N'est-ce pas cela dont je vous répondais? Je connaissais le fond; il était caché sous des épines, sous des chagrins, sous des visions; et tout cela était de l'amitié, de l'attachement et de la jalousie. Vous

voyez qu'il ne faut pas juger sur les apparences. » Madame de Sévigné en jugeait de même du refroidissement de M. de Lagarde, dont madame de Grignan se plaignait également et qu'elle décrivait en traits précis et fins : « Voici le portrait que vous en faites vous-même : *un retranchement parfait de toutes sortes de liaisons, de communications et de sentiments,* » froideur d'autant plus dangereuse « qu'elle est cachée sous des fleurs et couverte de beaucoup de paroles de bienséance. Ah la belle amitié! la belle amitié!... Tout cela changera quand le moment sera venu. »

III

Ici la correspondance s'arrête pendant quatre années (1680-1684); elle reprend de 1684 à 1685 par suite du voyage de madame de Sévigné aux Rochers. Cette fois, les rôles sont renversés. C'est madame de Sévigné qui est en province; c'est madame de Grignan qui reste à Paris, et qui donne par conséquent les nouvelles du grand monde et de la cour; elle lui parlait en particulier de la haute situation de madame de Maintenon : « Vous m'avez fait bien plaisir de me

parler de Versailles; la place de madame de Maintenon est unique dans le monde; il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais (de semblable?) » En même temps, madame de Grignan écrivait aussi des choses tristes et tendres sur leur nouvelle séparation. Elle avait souffert en voyant la chambre de sa mère toute grande ouverte : « Pourquoi vous allez-vous blesser à l'épée de voir ma chambre ouverte? Qui est-ce qui vous pousse dans ce pays désert? » Elle trouvait pour sa mère une parole vraiment charmante, et qui nous prouve que son humeur s'était adoucie pendant ce long commerce de quatre ans : c'est « qu'elle la regrettait comme on regrette la santé », c'est-à-dire « comme le plaisir des autres plaisirs », comme un bien exquis qu'on n'apprécie jamais mieux que quand on en est

privé. Elle communiquait à sa mère une nouvelle de famille : c'est que mademoiselle de Grignan, la fille de son mari, était venue se réfugier au couvent de Gif sans en avertir personne : « J'en suis, lui dit sa mère, plus fâchée que surprise; elle nous portait tous sur ses épaules; tous nos discours lui déplaisaient. »

Autres nouvelles : il fallait rebâtir Grignan. « Quelle dépense hors de saison! Il vous arrive des sortes de malheurs qui ne sont faits que pour vous. » Elle avait été à Gif voir mademoiselle de Grignan; celle-ci avait été malade. Pomponne avait une abbaye. Une autre nouvelle était le mariage de mademoiselle d'Alezac avec M. de Polignac. Madame de Grignan en parlait à sa mère d'une manière agréable et piquante : « L'état dans lequel vous me représentez mademoiselle d'Alezac

est trop charmant : c'est une petite pointe de vin qui réveille et réjouit toute une âme; il ne faut pas s'étonner si elle en a une présentement... Je suis persuadée que M. de Polignac en a deux. » Le précepteur du marquis de Grignan, M. du Plessis, était tombé dans la pièce d'eau du bon abbé à Livry, problablement sans grand danger, madame de Grignan plaisantait sur cette chute, et sa mère lui renvoie sa plaisanterie en ces termes : « Le bon abbé remercie M. du Plessis de l'honneur qu'il a fait à son canal; cela lui paraît un coup de partie pour cette pièce d'eau; après cette espèce de naufrage, la sécheresse, la bourbe, les grenouilles feront tout ce qu'il leur plaira; nous serons toujours un canal où M. du Plessis a pensé se noyer. » Autre histoire qui faisait allusion à un scandale du

temps : « Vous me contez trop plaisamment l'histoire de M. de Villequier et de sa belle-mère; elle ne doit pas être une Phèdre pour lui. Si vous aviez relu cet endroit, vous comprendriez bien de quelle façon je l'ai compris en le lisant; il y a quelque chose de l'histoire de Joconde, et cette longue attention qui ennuie la femme de chambre est une chose admirable [1]. »

Puis il devait y avoir chez madame de Grignan un souper qu'elle donnait à ses amies. « Mais votre souper d'hier au soir, ma fille, il me semble qu'il était fort beau, fort bien servi; je m'y trouvai avec la fleur de mes amies: je serais bien fâchée que la colique de madame de Lamoignon l'eût empêchée d'y venir; M. de Coulanges

1. Voir, pour le détail, t. VII, p. 320, notes 4 et 5.

m'en a fait part; mais non : tout a été parfait, et on a chanté : *Gaudeamus*, mes frères ». Madame de Sévigné voyait le souper par avance; dans la lettre suivante, elle résume ainsi le récit que sa fille lui en a fait. Elle faisait parler les convives et madame de Sévigné les reconnaissait. « Vous me marquez si bien les divers tons de ceux qui m'ont souhaitée dans ma chambre que je les ai tous reconnus. J'ai été triste de n'être point à ce souper pour vous faire les honneurs de mes appartements; la compagnie était bonne et gaie et le repas excellent. » Voici encore une anecdote que madame de Grignan avait contée tout gaiment, et dont nous n'avons plus que l'obscur résumé. « Mon Dieu! la plaisante histoire, et plaisamment contée que celle de Bouquet. Quelle confusion à l'an-

cienne maison des Bouquet. La bouquetière Glycère n'en est-elle point offensée? Je vous avoue que je n'eusse point imaginé une telle aventure. Cette personne et ce pauvre innocent qui ne savait pas *l'eau troublée* : ce qui me ravit, c'est la récidive; mais ces grands frères sont bien importuns avec leurs grandes épées, dites-moi comment ils ont pu surprendre une promesse. » Évidemment il s'agit de quelque aventure semblable à celle du mariage forcé : mais combien le récit primitif devait-il être plus vif et plus amusant que cet obscur écho. Après la comédie, la tragédie : « L'histoire de cet abbé roué est affreux; il était de forte bonne maison, demandez à Corbinelli; c'eût été une belle lumière de l'Église; huit jours sous terre, la tête en bas! Ah! j'étouffe; mais peut-on

être huit jours sans manger? Il y a d'étranges étoiles. » Madame de Grignan allait à Livry pendant que madame de Sévigné était aux Rochers. De là des souvenirs qui touchaient la pauvre mère : « Vous me charmez en me renouvelant les idées de Livry; Livry et vous, en vérité, c'est trop. » Ce séjour rappelait à madame de Grignan sa jeunesse et la disposait à des pensées mélancoliques. « Je vous défends de parler de votre jeunesse comme d'une chose perdue; laissez-moi ce discours. » Elle avait appris de sa mère à aimer la campagne, elle lui parlait des rossignols : « Où prenez-vous, ma bonne, qu'on entende des rossignols le 13 de juin? Hélas! ils sont tous occupés du soin de leurs petits ménages; il n'est plus question ni de chanter, ni de faire

l'amour; ils ont des pensées plus solides. » La lune était encore une des admirations des deux dames, et elles se donnaient en quelque sorte rendez-vous dans cette contemplation. « Nous avons ici une lune toute pareille à celle de Livry; je la regarde, et je songe que vous la regardez : c'est un étrange rendez-vous. » Corbinelli était à Livry avec madame de Grignan et les Polignac; et il y philosophait en toute liberté : « J'ai compris aisément les disputes et les conversations de Corbinelli; mais vous devriez, par amitié, l'empêcher de scandaliser les faibles; je suis assurée qu'on l'accusera de vouloir faire une nouvelle théologie. » Quand elle était à Paris, madame de Grignan se chargeait des toilettes de ces dames des Rochers; elle se donnait beaucoup de mal pour

cela, et s'en amusait : « Vous prenez des peines infinies pour nos habits; mais vous contez tout cet embarras si plaisamment qu'il n'y a pas moyen de vous en plaindre... Ma belle-fille a ri à se pâmer de voir toutes les couleurs que vous ne lui donnerez pas. » Dans une courte lettre, madame de Grignan racontait une petite mésaventure qu'elle avait eue à Marly au jeu du roi, car elle était dans les honneurs, et qui avait troublé toute sa joie d'être de cette fête : « Vous m'avez fait suer les grosses gouttes en jetant ces pistoles qui étaient sur le bout de cette table. Mon Dieu! que j'ai parfaitement compris votre embarras et ce que vous deveniez en voyant de telles gens ramasser ce que vous jetiez... J'admire, ma chère enfant, par quelle bagatelle vous avez été troublée dans la plus

agréable fête du monde. Rien n'était plus agréable que la conduite qu'avait eue madame d'Arpajon. Vous étiez écrite de la main du roi; vous étiez accrochée avec madame de Louvois; vous soupâtes en bonne compagnie. Quoi qu'il en soit, cela ne fera aucun tort à vos affaires, et vous n'aurez pas l'air plus maladroit ni la grâce moins bonne. »

Voici un exemple de cette agréable figure de rhétorique que l'on appelle la *suspension* : « Jamais rien n'a été si plaisant que ce que vous me dites de cette grande beauté qui doit paraître à Versailles, toute fraîche, toute pure, toute naturelle et qui doit effacer toutes les autres beautés. Je vous assure que j'étais curieuse de son nom, et je m'attendais à quelque nouvelle beauté arrivée et menée à la cour; je trouve tout d'un coup que

c'est une rivière qui est détournée de son chemin, toute *précieuse* qu'elle est, par une armée de quarante mille hommes; il n'en faut pas moins pour lui faire un lit. » Il semble aussi que madame de Grignan avait usé d'une autre figure de rhétorique, la prosopopée, adressée au père de madame de Sévigné mort en duel : « Vous en apostrophez l'âme de mon pauvre père pour vous faire raison de la patience de quelques courtisans. Dieu veuille qu'il ne soit point puni d'avoir été d'un caractère opposé ! » On devine que madame de Grignan avait vu à Versailles, non sans colère, certains courtisans supporter trop patiemment les injures. De là cette apostrophe à l'âme de son grand-père; elle eût pu également s'adresser à l'âme de son père, grand duelliste et grand batailleur. Mais

Versailles et la cour n'étaient pas seulement pour monsieur et madame de Grignan un lieu de plaisir et de fêtes. C'était encore, comme pour tous les courtisans d'alors, la source de la fortune et des grâces. Ils y allaient, tantôt l'un, tantôt l'autre; et madame de Grignan trouvait que son mari s'y portait mieux qu'ailleurs. Elle expliquait très bien comme, en ce pays-là, on paraissait s'oublier soi-même en ne songeant qu'à soi : « Vous expliquez divinement cette manière de s'oublier soi-même en ce lieu-là, quoiqu'en effet on n'y songe qu'à soi, sous l'apparence d'être entraîné par le tourbillon des autres. Il n'y a qu'à répéter vos propres paroles : *On y est si caché et si enveloppé qu'on a toutes les peines du monde à s'y reconnaître pour le but des mouvements qu'on se donne.* Je défie l'éloquence de

mieux expliquer cet état. » C'est en effet là une pensée très pénétrante et exprimée finement à la manière de La Rochefoucauld.

Madame de Sévigné revient à Paris, et la correspondance, interrompue en 1685 par ce retour (sauf une petite reprise d'un mois en 1687), ne reprend définitivement qu'en 1688, pour continuer sans interruption jusqu'en 1690. Il n'y a donc plus que deux ans de correspondance : madame de Sévigné a soixante-deux ans et madame de Grignan en a quarante-deux. La jeunesse était passée pour celle-ci, la vieillesse arrivait pour celle-là. Les enfants grandissaient; le petit marquis faisait à Philipsbourg ses premières armes; Pauline, retirée du couvent, se formait à côté de sa mère. On l'avait menée à Marseille. Madame de

Grignan racontait son étonnement et ses joies : « Ma chère enfant, votre vie de Marseille me ravit; j'aime cette ville, qui ne ressemble à nulle autre. Ah! que je comprends bien les sincères admirations de Pauline! Que cela est naïf! que cela est vrai! que toutes ces surprises sont neuves! Il me semble que je l'aime et que vous ne l'aimez pas assez. »

C'est que madame de Grignan se plaignait vivement des défauts que le couvent n'avait pas corrigés : « Vous voudriez qu'elle fût parfaite; avait-elle gagé de l'être au sortir du couvent? Vous vouliez donc qu'elle fût un prodige prodigieux comme il n'y en a jamais eu? » Cependant madame de Grignan insistait et relevait surtout l'humeur revêche de sa fille. Madame de Sévigné lui répondait

admirablement : « Je n'eusse jamais cru qu'elle eût été farouche, je la croyais toute de miel; mais ne vous rebutez point, elle a de l'esprit, elle vous aime, elle s'aime elle-même, elle veut plaire... Entreprenez donc de lui parler raison et sans colère, sans la gronder, sans l'humilier, car cela révolte. » Madame de Grignan était pour l'autorité et l'éducation dure; madame de Sévigné, plus libérale et toute moderne, était pour l'éducation attrayante et douce : « Faites-vous de cet ouvrage une affaire d'honneur et même de conscience. » On commençait aussi à s'occuper des lectures de Pauline. Celle-ci, comme sa mère, n'aimait pas l'histoire : « Je la plains de ne point aimer à lire des histoires, c'est un grand amusement. Estime-t-elle au moins les *Essais de morale* et l'Abbadie, comme

sa chère maman? » Elle avait un confesseur qui voulait lui interdire les pièces de théâtre. La dévotion éclairée et l'esprit élevé de madame de Sévigné se révoltent contre cette pratique étroite, que madame de Grignan n'était pas très éloignée d'approuver : « Je ne pense pas que vous ayez le courage d'obéir à votre père *Lanterne*. Voudriez-vous ne pas donner le plaisir à Pauline, qui a bien de l'esprit, d'en faire quelque usage en lisant les belles comédies de Corneille, et *Polyeucte*, et *Cinna*, et les autres? N'avoir de la dévotion que ce retranchement sans y être portée par la grâce de Dieu me paraît être bottée à cru. Je ne vois pas que M. et madame de Pomponne en usent ainsi avec Félicité, à qui ils font apprendre l'italien et tout ce qui sert à former l'esprit. « Pomponne, comme on

sait, touchait de bien près à Port-Royal, et c'était tout dire.

N'oublions pas quelques plaisanteries qui viennent encore de temps en temps égayer des lettres de plus en plus sérieuses. « Ce que vous dites sur la pluie est trop plaisant. Qu'est-ce que c'est que de la pluie? comment est-elle faite? est-ce qu'il y a de la pluie? Et comparer celles de Provence aux larmes des petits enfants qui pleurent de colère et non de bon naturel, je vous assure que rien n'est plus plaisamment parlé. Est-ce que Pauline n'en riait pas de tout son cœur? » Un autre trait rappelle encore plus le tour d'esprit de la comtesse dans sa jeunesse et sa bizarre gaieté; c'est ce mot sur la grossesse de madame de Rochebonne : « Ah! que vous êtes plaisante de l'imagination que madame

de Rochebonne ne peut être dans l'état où elle est qu'à *coups de pierres*[1]. Quelle jolie folie! C'est ainsi que Deucalion et Pyrrha raccommodèrent si bien l'univers. Ceux-ci en feraient bien autant en cas de besoin. Voilà une vision bien plaisante! »
Citons encore une fin de lettre qui fit beaucoup rire madame de Sévigné et son fils : « Votre frère lut l'autre jour l'endroit de votre lettre où vous me disiez que vous vouliez m'avoir : Oui, sans doute, je veux, je prétends vous avoir *comme les autres*. — *Adieu, les autres!* Cela parut si plaisant qu'il en rit de tout cœur. *Comme les autres* paraît sec, et puis tout d'un coup : *Adieu, les autres!* »

Mais la gaieté n'était plus qu'un rare rayon de soleil chez madame de Grignan.

1. Allusion à un rondeau de Benserade.

La philosophie et les affaires l'occupaient tout entière. Elle philosophait sur la vie, et avait sur la jeunesse et l'âge mûr de ces pensées fortes et saisissantes qui rappellent quelque peu une célèbre page de Bossuet : « Vous dites des merveilles en parlant de la fierté et de la confiance de la jeunesse ; il est vrai qu'on ne relève que de Dieu et de son épée ; on ne trouve rien d'impossible ; tout cède, tout fléchit, tout est aisé... Mais, comme vous dites, il vient un temps où il faut changer de style ; on trouve qu'on a besoin de tout le monde ; on a un procès, il faut solliciter, il faut se familiariser, il faut vivre avec les vivants. »

La philosophie pratique ne l'occupait pas tout entière ; il lui restait du temps pour la métaphysique. Elle écrivait à mademoiselle Descartes une lettre toute

philosophique que son frère et sa mère admiraient à l'envi. Voici ce que le marquis lui écrivait : « J'aimerais mieux avoir fait votre lettre à mademoiselle Descartes, je ne dis pas qu'un poème épique, mais que la moitié des œuvres de son oncle. Jamais Rohault, que vous citez, n'a parlé si clairement. » Madame de Sévigné joignait ses éloges à ceux de son fils : « Mon fils est ravi de votre lettre; savez-vous bien que je me mêle de l'admirer aussi? Je l'entends et je vous assure que je l'entends, et que je ne crois pas qu'on puisse mieux dire sur ce terrible sujet. » Quel était donc ce sujet? Sans doute il était question de l'eucharistie et de l'explication que donnait Descartes de ce mystère. C'était un des points sur lesquels la nouvelle philosophie soulevait bien des scrupules. Les

scolastiques croyaient pouvoir, sur ce point, maintenir contre Descartes la doctrine aristotélique. Madame de Sévigné disait avec un grand bon sens : « Mais ne faut-il point de miracle pour expliquer ce mystère selon la philosophie d'Aristote? S'il en faut un, il en faut un aussi à M. Descartes; et il y a plus de sens à ce qu'il dit jusqu'à ce qu'il en vienne à cet endroit qui finit tout.»

Madame de Grignan avait craint un moment pour son mari que les profits du gouvernement d'Avignon ne lui fussent enlevés; mais, après une interruption de quelques années, on avait recommencé à en jouir. Madame de Grignan y passait donc quelque temps en grande pompe, et ses lettres reflétaient sa joie orgueilleuse : « Quelle différence, ma chère comtesse, de la vie que vous faites

à Avignon, toute à la grande, toute brillante, toute dissipée, avec celle que nous faisons ici (aux Rochers), toute médiocre, toute simple, toute solitaire!... Je comprends que, Dieu vous ayant donné cette place... il n'y aurait pas de raison ni de sincérité à trouver que c'est la plus ridicule et la plus désagréable chose du monde. » — « J'aime passionnément vos lettres d'Avignon, je les lis et relis, elles réjouissent mon imagination et le silence de nos bois. Il me semble que j'y suis; je prends part à votre triomphe; je cause, j'entretiens votre compagnie, que je trouve d'un mérite et d'une noblesse que j'honore; je jouis enfin de votre bon soleil, des rivages charmants de votre beau Rhône, de la douceur de votre air; mais je ne joue point à la bassette parce que je la

crains. » Venait ensuite un récit de procession dont voici l'écho : « Ah! la belle procession! qu'elle est sainte! qu'elle est noble! qu'elle est magnifique! que les démonstrations sont convenables! que tout l'extérieur y est bien mesuré en comparaison de vos profanations d'Aix avec ce *Prince d'Amour* et ces *chevaux frust* [1]. — Quelle différence! et que je comprends la beauté de cette marche mêlée d'une musique et d'un bruit militaire! Ces parfums jetés si à propos, cette manière de vous saluer si belle et si respectueuse, la bonne mine de M. de Grignan, enfin tout me touche et me plaît dans cette cérémonie. »

Madame de Grignan, en racontant toutes ces gloires, ne voulait point

1. Chevaux de carton.

cependant paraître trop enivrée et trop en contradiction avec sa philosophie habituelle, et elle risquait une maxime quelque peu douteuse en disant que « l'ostentation des personnes modestes n'offense point l'orgueil des autres ». Une seule chose fâchait madame de Sévigné dans ces grandeurs d'apparat, c'était l'obligation officielle de communier souvent, que, par politique, madame de Grignan acceptait courageusement, mais que la dévotion vraiment chrétienne de sa mère, élevée par Arnauld et Port-Royal, ne pouvait admettre : « J'avoue, ma chère enfant, qu'au milieu de tout ce grand bruit, la communion m'a surprise; il y a si peu que Pentecôte est passé! Il faut croire que la place que vous tenez demande ces démonstrations... Enfin, ma belle, vous savez mieux que

personne votre religion et vos devoirs : c'est une grande science. »

De retour à Grignan, on y avait reçu la visite du duc de Chaulnes, nommé ambassadeur auprès du Saint-Père. Il était passé par Grignan en se rendant à Rome. On le reçut avec toute la splendeur du lieu : « Parlons du récit de la visite du bon duc de Chaulnes, de la réception toute magnifique, toute pleine d'amitié que vous lui avez faite, un grand air de maison, une bonne chère, deux tables, comme dans sa Bretagne, servies à une grande compagnie sans que la bise s'en soit mêlée... Je vois tout cela avec un plaisir que je ne puis vous représenter. Je souhaitais qu'on vous vît dans votre gloire, ou au moins votre gloire de campagne, et qu'il mangeât chez vous autre chose que notre

poularde et notre omelette au lard... Je trouve fort galant et fort enchanté ce dîner que vous avez fait trouver avec la baguette de Flame (le maître d'hôtel) à cette *Arche de Noé* que vous dépeignez si plaisamment ». Mais ce convive si magnifiquement traité ne se montra pas très aimable : « Vous m'étonnez... Je vous assure que, pendant notre voyage, il était d'aussi bonne compagnie qu'i est possible; je ne le connais plus au portrait que vous faites... »

C'est peut-être pour cette raison que madame de Grignan, toujours plus rancunière que sa mère, eut beaucoup plus de peine à pardonner au duc de Chaulnes sa conduite dans l'affaire de la candidature de son frère à la députation de Bretagne. On avait compté sur lui pour pousser le marquis à la cour; mais, dans

l'intervalle, il avait été nommé ambassadeur, avait eu mille affaires en tête; bref, il n'avait rien fait. Madame de Sévigné est obligée de le défendre contre sa fille, et elle le fait avec un sentiment d'équité qui lui fait grand honneur : « Eh bien! soyez donc en colère contre M. de Chaulnes... Je fais M. de Grignan juge de ce que je dis, et je ne reçois le jugement tumultueux qui me paraît dans votre lettre que comme un effet de votre amitié. » La comtesse croyait que ce pardon était quelque chose de contraint, et que sa mère cachait son mécontentement sous la générosité. Mais madame de Sévigné se montre piquée de cette interprétation : « Je crois que vous vous souviendrez que l'ingratitude est ma bête d'aversion. Vous avez oublié tout cela, puisque vous avez cru voir quelque

chose de forcé dans ce que je vous disais : je le sentis, mais sauvez-moi du moins de la pensée que j'aie voulu me parer de cette générosité de province. »

IV

Entre autres talents, la comtesse de Grignan paraît avoir le don de peindre les personnes, d'en faire ressortir les ridicules. Les portraits devaient être vivants si l'on en juge par les reflets que nous en trouvons dans les lettres. Il s'agit d'un pédant, par exemple, qui a rappelé à madame de Sévigné la comédie de Molière : « Vous me représentez fort plaisamment votre savantas; il me fait souvenir du docteur de la comédie, qui veut toujours parler... Vous parlez de

peinture : celle que vous faites de cet homme, pris et possédé de son savoir, qui ne se donne pas le temps de respirer, ni aux autres, et qui veut rentrer à toute force dans la conversation, ma chère enfant, cela est du Titien. » Dans une autre lettre, il s'agit d'une folle entichée de sa naissance, peinte sur le vif et qui réveille encore un souvenir de Molière : « Je veux vous dire que votre dernière lettre est d'une gaieté, d'une vivacité, d'un *currente calamo* qui me charme... Bon Dieu ! avec quelle rapidité vous nous dépeignez cette femme !... C'est moi qui vous remercie d'avoir pris la peine de tout quitter pour venir impétueusement me redonner cette personne. Le plaisant caractère ! toute pleine de sa bonne maison, qu'elle prend depuis le déluge et dont on voit qu'elle est uniquement

occupée; M. de Sotenville en grand volume; tous ses parents, guelfes ou gibelins, amis ou ennemis, dont vous faites une page la plus plaisante du monde; ses rêveries d'appeler le marquis de Noailles ses ennemis; elle croit parler des Allemands, et toutes les couronnes dont elle s'entoure et s'enveloppe, ses étonnements en voyant votre teint naturel : elle vous trouve bien négligée de laisser voir la couleur des petites veines et de la chair qui le composent et elle trouve bien plus aimable son visage habillé, et vous trouve, comme vous dites, fort négligée et toute déshabillée, parce que vous montrez le visage que eu vous a donné. »

Dans cette même lettre qui devait être si amusante, madame de Grignan racontait aussi un voyage qu'elle avait fait en

Languedoc : « Vous avez vu M. de Baville, la terreur du Languedoc, vous y avez vu aussi M. de Broglio ». On s'intéresse à ces rencontres de noms; et l'on aime à se représenter la fille de madame de Sévigné conversant avec l'arrière-grand-père du gendre de madame de Staël. Un autre récit piquant de la même lettre était celui d'un songe de madame de Grignan, dans lequel elle avait deviné, sans les avoir vus, les changements que son frère avait faits à sa propriété des Rochers : « J'ai été surprise de votre songe; vous le croyez un mensonge parce que vous avez vu qu'il n'y avait pas un seul arbre devant cette porte; cela vous fait rire, il n'y a rien de si vrai; votre frère les fit tous couper (les arbres), je dis tous, il y a deux ans; il se pique de belle vue tout comme vous l'avez songé. »

Parmi les événements peu agréables de la vie de madame de Grignan, il fallait compter au premier rang les créanciers. Une marchande arrivait exprès de Paris à Grignan pour réclamer son argent. Il a dû se passer là une scène digne de Molière, et qui eût pu servir de pendant à celle de M. Dimanche. Madame de Sévigné nous la reproduit d'après la lettre de sa fille : « Disons un mot de madame Reynié. Quelle furie! Ne crûtes-vous point qu'elle était morte, et que son esprit et toutes ses paroles vous revenaient persécuter comme quand elle était en vie? Pour moi, j'aurais eu une frayeur extrême, et j'aurais fait le signe de la croix ; mais je crains qu'il ne faille autre chose pour la chasser. Comment fait-on cent cinquante lieues pour demander de l'argent à quelqu'un qui

meurt d'envie d'en donner et qui en envoie quand elle peut?... Vous faites bien cependant de ne pas la maltraiter, vous êtes toute raisonnable! mais comment vous serez-vous tirée de ses pattes, et des inondations de paroles, où on se trouve noyée, abîmée? »

Dans une des lettres suivantes, madame de Grignan continuait et contait l'histoire de madame Reynié de la manière la plus plaisante. Il fallait bien rire des créanciers puisqu'on ne pouvait échapper à leurs griffes : « La plaisante chose de quitter ainsi Paris, son mari, toutes ses affections, pour s'en aller trois ou quatre mois courir *tout partout* dans la Provence, demander de l'argent, n'en point recevoir, se fatiguer, s'en retourner, faire de la dépense et de plus gagner un rhumatisme! *Car figurez-vous qu'elle a*

des douleurs tout partout et tellement qu'à la fin vous en êtes défaite. »

Revenons aux lectures de madame de Grignan, dont il n'a pas été depuis longtemps question entre les deux dames. Une petite controverse s'engage entre elles à propos des *Provinciales*. Madame de Grignan n'avait pas pour ce livre la même admiration que sa mère et son frère. Elle disait que « c'était toujours la même chose ». Sa mère relève ce jugement dédaigneux : « Je suis assurée que vous ne les avez jamais lues qu'en courant, grapillant les endroits plaisants; mais ce n'est point cela quand on les lit à loisir ». La vérité est que madame de Grignan, malgré son esprit fort et pénétrant, n'aimait pas la lecture : elle parcourait, elle commentait, elle grapillait, elle ne finissait point : « Que

je vous plains de n'aimer point à lire! Car je vous avertis, ma chère, que vous n'aimez point à lire, et que votre fils tient cela de vous. » Madame de Grignan fut un peu piquée que sa mère lui eût reproché de n'avoir point lu *les Provinciales* et par représailles, elle lui reproche de n'avoir pas lu *les Imaginaires*, comme si c'était la même chose! « Raccommodons-nous, lui répond madame de Sévigné; il me semble que nous sommes un peu brouillées. J'ai dit que vous aviez lu superficiellement les *Petites lettres*; je m'en repens; elles sont belles et trop dignes de vous pour que vous ne les ayez pas toutes lues avec application. Vous m'offensez aussi en croyant que je n'ai point lu *les Imaginaires*; c'est moi qui vous les prêtai... Sur ces offenses mutuelles, nous pouvons nous embrasser. »

Madame de Sévigné a souvent loué sa fille de son talent de narratrice. Voici le résumé d'un de ces récits, qui émeut encore dans son abréviation, soit par la couleur que l'écrivain y ajoute, soit par l'impression qui reste du récit primitif : « J'ai beaucoup à répondre sur l'histoire tragique et surprenante du pauvre Lantier... Toutes les circonstances de cette mort conduisent à un étonnement particulier : ces périls renaissants où il était exposé, ce dernier siège de Mayence, où il était entré si romanesquement, le bonheur d'en être échappé, cette force de tempérament, cette conversation où il se moque de celle du doyen, ce rendez-vous que M. de Noailles lui avait donné et où il manque par le trait de la main de Dieu qui le frappe dans la rue entre les bras de ses deux frères dont il était

aimé, au milieu de la joie qu'ils avaient de le revoir, toutes ces circonstances si touchantes et si marquées qu'encore que ce ne soit pas la première mort subite dont on ait entendu parler, on croit n'en avoir jamais entendu une si surprenante. » La peinture des funérailles et de l'étrange circonstance qui s'y fit voir n'est pas moins vive ni moins frappante : « Les grosses larmes sont tombées de mes yeux en me représentant le spectacle de ce pauvre doyen pénétré de douleur, le cœur saisi, disant la messe pour ce frère que voilà dans l'église tout vif encore, mais tout mort dans ce cercueil, qui saigne de tout côté. Ah ! mon Dieu ! quelle idée ! Le sang coule-t-il d'un corps mort? Oui, puisque vous le dites. Voilà donc ce sang qui ne demande pas justice, mais une grande miséri-

corde. » Puis, passant du sévère au plaisant, madame de Sévigné demandait à sa fille de la part d'un ami, M. de Guébriac, une consultation sur les cours d'amour. Madame de Grignan renvoyait la réponse avec légendes à l'appui, due au prieur de Saint-Jean, très fort sur ces matières. « J'aurais perdu, si cette lettre eût été égarée, la plus belle instruction du monde sur cette cour d'amour, dont mon nouvel ami eût été au désespoir. Sa curiosité sera pleinement satisfaite. Ah! que cet Adhémar est joli! mais aussi qu'il est aimé! Sa maîtresse devait être bien affligée de le voir expirer en baisant sa main : je doute, comme vous qu'elle se soit faite *monge* (moine), je trouve toute cette relation fort jolie[1] :

1. Cette anecdote est le sujet d'un roman de Madame de Tencin : *le Comte de Comminges*.

c'est un petit morceau de l'ancienne galanterie. »

L'ami Corbinelli, le maître de madame de Grignan, était passé de la philosophie à la dévotion. De cartésien il était devenu mystique et quasi quiétiste. Madame de Grignan en plaisantait et l'appelait « le mystique du diable ». C'était une allusion aux abus du molinosisme et du faux mysticisme. Le marquis de Sévigné prenait en riant cette petite méchanceté; mais madame de Sévigné n'entendait pas raillerie sur ce point : « Comment! mystique du diable, un homme qui ne songe qu'à détruire son empire, qui ne compte pour rien son chien de corps, qui souffre la pauvreté *chrétiennement* (vous direz *philosophiquement*) ! Il y a dans ces mots un air de plaisanterie qui fait rire d'abord et qui

pourrait surprendre des simples. Mais je résiste, comme vous voyez, et je soutiens le fidèle admirateur de sainte Thérèse, de ma grand'mère et du bienheureux J. de la Croix. » Mais madame de Grignan ne se rendait pas; elle comparait les mystiques aux faux-monnayeurs ; et sa mère cédait devant cette spirituelle comparaison : « Je trouve trop plaisant la comparaison que vous faites des mystiques avec les faux-monnayeurs; les uns, à force de s'alambiquer l'esprit, font des hérésies; les autres font de la fausse monnaie à force de souffler. »

Le peu de goût de madame de Grignan pour *les Provinciales* pouvait bien avoir pour cause la politique : car elle était politique en tout, même avec sa mère. Ainsi elle n'aimait pas les jésuites; mais sa position lui faisait une nécessité

de la réserve sur cette matière, si délicate alors; même par lettres, elle ne se livrait pas sur ce point. Madame de Sévigné s'en piquait et se montrait un peu agacée de cette conduite. On connaît la charmante anecdote sur la dispute de Boileau et d'un père jésuite chez M. de Lamoignon. Ce récit est un des chefs-d'œuvre de madame de Sévigné, et elle espérait amuser beaucoup sa fille avec cette anecdote. Mais celle-ci ne rit que du bout des lèvres, ce qui lui attira la petite semonce suivante : « Vous me donnez envie de vous conter des folies, tant vous entrez bien dans celles que je vous mande ; mais vous riez trop timidement du *distinguo* ; qu'avez-vous à craindre? N'ont-ils pas (vos beaux-frères) assez de bénéfices? j'entends votre réponse : le crédit des *autres* (les

jésuites) va sur tout. Eh bien, je le veux; mais faites au moins comme le père Gaillard, ou chez notre voisin, où le récit fut trouvé plaisant au dernier point. »

On sait à quel point madame de Grignan admirait les lettres de sa mère. Celle-ci pressentait bien qu'on les ferait imprimer un jour : « Vous tenez tellement mes lettres au-dessus de leur mérite que, si je n'étais fort assurée que vous ne les refeuilletterez ni ne les relirez jamais, je craindrais tout d'un coup de me voir imprimée par la trahison de nos amis. » Madame de Grignan avait dit à sa mère que ses lettres égalaient Voiture et Nicole. Elle est toute confuse de cette louange : « Voiture et Nicole! Bon Dieu, quels noms! Eh! qu'est-ce que vous me dites, ma chère enfant? » C'était alors un grand éloge, qui, aujourd'hui, nous

paraît bien mince. Sans doute, madame de Sévigné est pour nous un bien autre écrivain que Voiture et Nicole; mais, si l'on se reporte au point de vue des admirations de ce temps-là, c'était, en effet, un très haut hommage. Ce que madame de Grignan voulait dire en réunissant ces deux noms, alors si illustres, c'est que les lettres de sa mère brillaient à la fois par l'agrément et la solidité. Voiture était alors pris pour le modèle de l'agrément et de la grâce, et Nicole pour un modèle de raison et de philosophie. Ce qui est vrai, c'est que madame de Sévigné a, de plus que Voiture, le naturel et la vérité, et une imagination bien plus fleurie et bien plus originale, et qu'elle a, de plus que Nicole, la profondeur et l'imprévu. Si l'on voulait reprendre la pensée de madame de Grignan, en choi-

sissant des noms plus dignes d'elle, on dirait qu'il y a en elle du La Fontaine et du Bossuet.

Madame de Grignan s'était amusée à raconter à sa mère, sous forme de roman, tout ce qui se passait dans son château, mais elle était restée en route et n'avait pas fini son histoire. Madame de Sévigné la relance et la presse sur ce sujet : « Mais, ma belle, par votre foi, pensez-vous qu'il n'y ait qu'à nous donner un premier tome du *Roman de la Princesse*, *de l'Infante*, *du Premier Ministre,* aussi joli que celui que nous avons vu, et puis de nous planter là? Je ne le souffrirai point. Je veux absolument savoir ce qu'est devenue cette bonne et juste résolution *de la princesse*; j'ai bien peur qu'elle ne se soit évanouie par la nécessité des affaires, par le besoin qu'on a

du ministre, par le voyage précipité, par l'impossibilité de ramasser *les feuilles de la sibylle*, follement et témérairement jetées en l'air pendant dix ans... Il faut une suite à cette histoire. Il faut que je sache aussi le succès du voyage de M. Prat auprès de l'amant forcené de la princesse *Truelle*. Je voudrais bien savoir qui étaient ces confidents *du premier ministre* et *de la favorite* qui recevaient les courriers. » Il est assez facile de rétablir les noms de cette histoire. La princesse, c'est madame de Grignan; l'infante, c'est Pauline; le premier ministre, c'est l'intendant (Anfossi); la favorite, c'est Montgobert, et l'amant de la princesse Truelle , c'est le chevalier de Grignan, qui aimait tant à bâtir. On ne voit point que madame de Grignan ait donné suite à cette fantaisie.

V

Il nous reste, pour compléter cette étude, à consulter les *Lettres inédites* [1] publiées, il y a quelques années, par M. Capmas. Ces lettres ont été une surprise charmante pour les amis de madame de Sévigné. Un aussi grand nombre de fragments inconnus et considérables, des lettres entières, et, parmi elles, la dernière de toutes; enfin, une infinité de

1. Ces lettres, sans faire partie de la collection *des Grands Écrivains* (Hachette), ont été cependant imprimées dans le même texte, à la suite des 14 volumes de madame de Sévigné de cette collection.

leçons nouvelles éclaircissant des passages obscurs ou incompréhensibles, c'est là une trouvaille dont on ne saurait trop apprécier le prix. Les dédaigneux diront que nous avions bien assez de lettres comme cela, et qu'une ou deux de plus ne serait pas une affaire. Mais madame de Sévigné, pour ceux qui la goûtent, n'est pas seulement un auteur, c'est une amie ; on n'en a jamais assez, jamais trop. Représentez-vous une personne distinguée que vous avez aimée, dont la conversation vous amusait et vous réjouissait, et que vous avez perdue ; imaginez que, par un prodige, elle vous soit rendue pendant quelque temps, que vous puissiez jouir encore auprès d'elle de quelques fragments de conversation, de quelque rayon de son esprit, du son de sa voix, que ne donneriez-vous pas

pour une telle fortune! Telle est l'impression produite par cette publication inattendue. Plus tard, lorsqu'elle aura été incorporée à la Correspondance générale, cette impression s'évanouira; mais on aura alors l'avantage d'un texte plus complet et plus exact. En attendant, c'est un supplément où nous puisons à notre tour pour enrichir notre travail.

Nous remontons donc à l'année 1672, très peu après le départ de madame de Grignan pour la Provence. Nous voyons qu'elle craignait un peu l'indiscrétion de sa mère et lui recommandait le secret sur tout ce qu'elle lui dirait dans ses lettres: « Ce que vous me mandez sur le secret est si précisément ce que j'ai toujours senti pour vous, que je n'aurais qu'à vous dire les mêmes paroles. Ne craignez jamais que l'amitié, au lieu de la haine,

m'empêche de garder ce que vous me direz. » Parmi ces affaires dont madame de Grignan parlait en toute confiance, on sait que l'une des premières fut la querelle avec l'évêque de Marseille. Elle ne tarissait pas sur ce personnage : « Ce que vous me dites sur ce qui le fait parler selon ses désirs et selon ses desseins, sans faire aucune attention ni sur la vérité, ni sur la vraisemblance, est très bien observé. »

L'année suivante (1674), il est question d'un voyage de madame de Grignan à Paris ; mais celle-ci craignait de gêner sa mère (et peut-être aussi de se gêner elle-même) en s'établissant chez elle, en lui prenant ses chambres. C'est ce qu'elle lui écrivait et ce qui lui attirait la riposte suivante : « Ma bonne, je suis en colère contre vous. Comment avez-vous la cruauté de me

dire, connaissant mon cœur comme vous faites, que vous m'incommoderez chez moi, que vous me prendrez mes chambres, que vous me romprez la tête. Allez, vous devriez être honteuse! » Déjà commençaient, à cette époque, les embarras d'argent, les inquiétudes de madame de Sévigné à ce sujet et son admiration pour l'habileté et la fermeté de sa fille dans ces embarras : « Le bien bon approuve tout ce que vous avez résolu pour contenter ce diable de Jabac. Que peut-on faire dans ces ridicules occasions? Nous vous admirons de payer si bien vos intérêts et de vivre comme vous faites. »

Pendant son séjour à Paris, la comtesse avait été en froid avec madame de Coulanges, qu'elle trouvait médisante; il est probable qu'elle avait écrit que madame de Coulanges et elle s'étaient coupé la

gorge ensemble, car madame de Sévigné répond : « Vous me parliez l'autre jour de gorge coupée, elle ne l'a été qu'autant que vous l'avez voulu, et même je vous assure qu'il a été question, depuis quelque temps, de parler de vous. Elle fit au delà de tout ce qu'on peut souhaiter de bon et d'à-propos, et si naturelle, que nulle de vos amies ne pourrait mieux faire. »

Madame de Sévigné pliait devant le caractère plus fort et plus énergique de sa fille. Elle désirait la faire rester à Paris ; mais elle craignait de lui parler en face ; elle lui écrivait (pendant que celle-ci était à Livry) ce qu'elle n'osait dire : « Mes lettres sont plus nombreuses que mes paroles. Je m'explique mal de bouche quand mon cœur est si touché... Je crains vos éclats; je ne puis les soutenir... Je suis muette et saisie. » Cette fois, madame

de Sévigné l'emporta, et elle garda sa fille un an de plus. De retour à Grignan, les détails familiers de la vie remplissent de nouveau les lettres. Ce sont des chemises qu'on a commandées à Paris et qui ne viennent pas, c'est un cuisinier que l'on demande et dont on n'a plus besoin aussitôt qu'il est en route, ce sont des visites inattendues qu'il faut recevoir sans être préparée : « On ne peut être plus étonnée que je ne le suis de vous voir avec monsieur et madame de Mesme. J'ai cru que vous vous trompiez et que c'était à Livry que vous alliez les recevoir. Auront-ils trouvé votre château d'assez grand air? Vous m'étonnez de votre souper sans cuisinier et de votre musique sans musicien. » Madame de Grignan avait un maître d'hôtel honnête, mais dépensier, et elle disait « qu'elle aimerait

mieux une infidélité pleine d'économie qu'une sotte fidélité ».

Madame de Grignan s'impatientait des incohérences que la distance des lieux et du temps amenait dans les conversations par lettres; madame de Sévigné, au contraire, voulait qu'on en prît son parti; autrement, on n'aurait rien à se dire, et la correspondance serait impossible. Là comme ailleurs se manifeste la contradiction des deux humeurs : madame de Grignan, positive et exacte, s'ennuie des questions qui ne servent à rien, des réponses qui ont perdu leur à-propos; sa mère, vivant plus par l'imagination, s'abandonne au plaisir de causer, sans se soucier ni de l'à-propos, ni de l'événement : « Il ne faut point s'embarrasser du contretemps de nos réponses... C'est un chagrin qui est

attaché à celui de l'éloignement; il faut s'y soumettre ». L'un de ces contretemps était la maladie : c'est ce qui arrivait à ce moment même au jeune marquis de Grignan : « Vous pouvez penser, ma bonne, quelle nouvelle pour moi que de vous savoir à Saint-Andéol avec votre petit garçon malade, une grosse fièvre et tous les signes de la petite vérole ou de la rougeole. C'est une chose terrible que l'éloignement : je reçois votre lettre; il y a huit jours qu'elle est écrite, de sorte que tout est changé de face; tout est bien ou mal. C'est comme le tonnerre : quand nous entendons le bruit, le coup est donné. »

Madame de Grignan avait écrit à sa mère qu'elle voudrait être oiseau pour aller aux Rochers : « Vous me parlez de voler un peu dans les airs, comme

un oiseau; la jolie chose! Je suis persuadée que M. de Grignan voudrait vous permettre de passer quelques semaines aux Rochers. Je n'oserais vous présenter une pareille vision, de la taille dont je suis. » Une autre vision non moins plaisante est celle dont s'avise madame de Grignan à propos de la naissance d'une fille chez le comte de Guitaut; celui-ci en avait déjà sept, et madame de Sévigné appelait celle-ci leur « centième fille ». On devine le genre de plaisanterie de madame de Grignan, à laquelle sa mère fait allusion dans la phrase suivante : « Votre vision de la bassette est fort plaisante. Enfin ils joueront tous leurs biens sur cette même carte : ils sont piqués. Ne serait-il pas plus agréable et plus sage de quitter tout à fait le jeu? Vous employez bien mieux votre temps

à cultiver l'esprit de votre petit garçon. » Madame de Grignan exerçait son fils à écrire des lettres, et elle y mettait une certaine méthode : « Il n'y a rien de si bon que ce que vous faites pour lui donner l'envie d'écrire; vous lui faites penser l'un après l'autre et le conduisez à faire une lettre qui lui est entièrement inutile quand elle est faite d'une autre façon. » Dans une autre lettre, madame de Grignan avait raconté une assez vilaine histoire. Madame de Sévigné y fait allusion et la reproduit sans grande façon : « La vilaine bête! Mais de quoi s'avise-t-elle de vous apporter son cœur sur ses lèvres et de venir de quinze lieues loin pour rendre tripes et boyaux en votre présence? »

Malgré la raideur de son caractère, madame de Grignan trouvait quelquefois

des expressions touchantes, quoique un peu recherchées, pour rendre l'affection qu'elle a pour sa mère : « Vous dites que *vous aimez votre cœur* de voir la façon dont il m'aime; vraiment, c'est de cela principalement que je l'aime aussi. » Peut-être est-ce encore un mot de madame de Grignan que sa mère reprend lorsqu'elle lui écrit : « Je vous conjure de m'aimer toujours comme une fille n'a jamais aimé sa mère; car cela est vrai et je suis étonnée d'avoir été destinée au plaisir et au bonheur de jouir de ce prodige. » A propos de cet amour filial si rare, madame de Grignan avait eu à subir la sotte comparaison d'un certain abbé Charrier, qui s'était mis au même ton qu'elle en disant qu'il était pour son père ce qu'elle était pour sa mère. Ce rapprochement ridicule et prétentieux,

soutenu du reste par un ton de province, avait dû agacer la grande dame et la fine Parisienne. Elle n'avait pu s'empêcher de le marquer. Sa mère nous résume sa lettre en ces termes : « Commençons, ma chère bonne, par l'abbé Charrier. Je l'ai trouvé tout comme vous, ridiculement et orgueilleusement sensible à une chose qui, quand vous l'auriez dite, il n'y a rien au monde de si naturel. Ces doubles, ces conformités, ces surprises en entendant nommer ce qui vous tient le plus au cœur, et voir entrer un grand benêt aussi sot que son père, une madame de Grignan sauvage à simple tonsure, je vous avoue que je trouverais tout cela insupportable si j'étais à votre place... et le ton de mon pauvre abbé est un peu d'une éducation de province. »

Madame de Grignan lisait saint Au-

gustin, et cette lecture lui suggérait des réflexions philosophiques et religieuses : « J'aime tout ce que vous me dites de Dieu, de votre cœur, de saint Augustin. Je relirai ce livre à votre retour; je l'ai vu au courant. » Dans une autre lettre, madame de Grignan racontait la malheureuse aventure d'un nommé La Chau, noyé dans le Rhône pendant que son frère est sauvé. Elle avait attribué ces rencontres à la Providence, comme le fait d'ordinaire madame de Sévigné, qui en était heureuse et l'en félicitait. Puis, on bâtissait à Grignan, et la comtesse en plaisantait : « Mon Dieu, que vous étiez plaisante l'autre jour en me parlant du bâtiment de l'archevêque et de ce vieux mur qui dit : Ma compagne fidèle tombe; tombons avec elle ». On était toujours accablé de charges; et madame

de Sévigné admirait sa fille : « Votre rôle est héroïque et d'un cothurne qui passe mes forces ». Madame de Grignan modifiait la maxime de l'Évangile en disant « qu'à chaque jour et à *chaque heure* suffit son mal (c'est ce que vous y ajoutez) ». Cependant on riait et on s'amusait, malgré tout. On faisait des bouts-rimés ; et le marquis de Sévigné se mettait lui-même de la partie. Il en envoyait un des Rochers, dans lequel il avait souhaité à Pauline un prince qui l'épousât, comme avait fait Énée dans la caverne avec Didon. L'allusion parut sans doute trop légère, car madame de Grignan ne se montra pas charmée de ce bout-rimé : « Mon fils est toujours fâché du mépris que vous avez fait de la caverne d'Énée ». En même temps, on s'occupait de dévotion, et madame de

Grignan s'amusait à changer ses prières pour y trouver plus de variété : « J'approuve fort que vous laissiez là vos vieilles oraisons qui ne sont plus à la mode. Il faut tâcher de trouver mieux ». La correspondance de madame de Grignan finit par le récit d'un danger couru sur le Rhône en revenant de Paris à Grignan : « Mon Dieu! ma chère bonne, quelle pensée que celle de ce Rhône que vous combattez, qui vous gourmande, qui vous jette où il veut! Ces barques, ces cordages, ces chevaux qui vous abîment en un instant s'ils eussent fait un pas! Ah! mon Dieu! tout cela fait mal. » C'était le dernier voyage de la comtesse; et il nous rappelle les accidents du premier. La correspondance finit comme elle avait commencé. Quelques jours plus tard, madame de Sévigné

annonçait à son tour son départ pour Grignan, d'où elle ne devait pas revenir. M. Capmas a retrouvé cette lettre, la dernière que madame de Sévigné ait écrite, et par là si intéressante pour nous; mais elle ne contient rien de madame de Grignan. On voudrait finir sur quelques pages d'elle. Mais ces dames, qui n'ont pas prévu notre curiosité, n'ont rien fait pour la satisfaire; et plus semblable à la vie qu'au roman, la correspondance coupe court et finit sans dénouement.

La restitution des lettres de madame de Grignan, que nous avons essayée dans cette étude, nous permet de démêler avec clarté le caractère et l'esprit de cette remarquable personne; nous n'avons qu'à rassembler les traits épars dans les analyses précédentes. Madame de Grignan, comme le disait sa

mère, était une vraie grande dame; elle avait l'âme forte et fière, et elle était possédée au plus haut degré de l'amour des grandeurs. Elle partagea toujours avec son mari le souci des affaires, et ressentit, aussi vivement et plus vivement que lui, les animosités dont il fut l'objet; elle ressentit aussi, profondément et sans se plaindre, l'oubli et l'indifférence de la cour, aspirant à se rapprocher du soleil sans y avoir jamais réussi. Ce goût de la grandeur ruina ses affaires. Elle recevait avec magnificence, tenait table ouverte; et quand elle se disait seule à Grignan, elle entretenait encore une centaine de personnes. Elle jouait par gloire et perdait toujours. Aussi passa-t-elle sa vie dans les embar ras d'argent bien humiliants pour un cœur bien placé; toute dépensière qu'elle

était, elle était en même temps bonne administratrice; elle savait tirer parti de ses propriétés. Grande par les dehors, elle l'était aussi par l'âme : c'était une personne vraie, comme le disait sa mère; mais ce n'était pas une personne tendre. Elle eut le sentiment vif et profond de l'amour extraordinaire que sa mère avait pour elle; elle souffrait profondément de ne pouvoir y répondre. Cet amour l'accablait; et sa propre sécheresse semblait grandir en proportion de la tendresse passionnée d'une mère idolâtre. Puis elle avait des repentirs soudains et des bouffées de tendresse qui paraissaient venir du remords plus que du sentiment. Elle aima modérément ses enfants, et convenablement son mari, paraît avoir eu quelque amitié pour son frère, mais en général était

peu vive pour tout ce qui dépendait de la sensibilité. Son esprit était haut et ferme; elle pensait plus qu'elle ne croyait. On ne saurait dire jusqu'où elle a poussé la liberté de l'esprit, mais elle n'était pas de celles qui croient avec simplicité. Elle ne se faisait point faute de mêler la politique et la dévotion; même avec sa mère, elle ne s'expliquait pas avec liberté sur les jésuites, et elle eût choqué Arnauld par ses fréquentes communions. Elle affectait d'être cartésienne; et l'on doit supposer qu'elle s'y connaissait, puisque Corbinelli l'estimait très haut. Avec tous ces aspects si sévères, elle avait un fonds de gaieté qui tenait de race et qui éclatait tout à coup en fusées légères et en saillies passablement salées; car le sel est le trait de son style que sa mère estime le plus. Ce

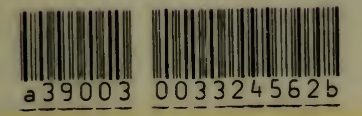
style était ferme et précis, mais froid; il avait du trait et de la profondeur, non sans quelque affectation. Elle luttait quelquefois de misanthropie avec La Rochefoucauld, et de nos jours, elle eût grossi le camp de nos dames pessimistes. Tout cet ensemble compose, à ce qu'il semble, une personne d'une vive originalité, et qui, sans inspirer la même sympathie que sa charmante mère, impose cependant une sorte d'admiration et de déférence pour un si rare mélange de qualités et dignes encore de la brillante famille des Chantal et des Rabutin. Les partisans de l'atavisme et de l'hérédité auront fort à démêler dans cette étonnante famille, où la grand'-mère était une sainte, le père un duelliste, la mère une adorable païenne et un écrivain de génie, la fille un philo-

sophe, le fils un enfant charmant, et qui compte enfin parmi ses proches, Bussy, un libertin fanfaron, écrivain galant et l'un des bons juges de son temps en matière de goût. Qui expliquera comment tous ces traits divers et opposés, ces originalités si vives et si contraires, viennent d'une même souche, ou de deux seulement? Il y a là hérédité de génie et d'esprit, cela n'est pas douteux; mais une telle hérédité, quand elle amène de telles différenes, est encore une création.

FIN

COULOMMIERS

Imprimerie Paul Brodard.


a39003 003324562b

